

suite briller dans la Capitale, où il étudia quelque temps en Droit. Reçu Avocat au Parlement de Paris à l'âge de 18 ans, il fréquenta le Barreau; mais il s'en dégoûta bientôt. Ce fut alors qu'il abjura solennellement le Calvinisme à la sollicitation de *Cyprien Perrot*, son oncle, Conseiller de la Grand'Chambre, qui voulut en vain lui faire embrasser l'état Ecclésiastique. Cet état ne s'accordoit point avec le goût qu'il avoit d'*Ablancour* pour le plaisir. Il passa cinq ou six ans dans la dissipation des personnes de son âge, sans négliger néanmoins l'étude des Belles-Lettres. Il fit alors la Préface de l'*Honnête-Femme*, de son ami le *Pere du Bois*. Cet Ecrit, dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. D'*Ablancour*, à l'âge de 23 à 26 ans, est parvenu de rentrer dans la Religion Prédicatrice Réformée. Il étudia la Philosophie, puis la Théologie sous *Stuart*, favant Ecolesiois. Il reprit ses erreurs sous un tel maître, & il fit la seconde fois abjuration dans le Temple du Village d'*Helmes*, auprès de Vitry. Il se retira en Hollande pour laisser passer les premiers bruits de ce nouveau changement, & de la en Angleterre. De retour en France, il se fixa à Paris & appella auprès de lui deux de ses neveux, auxquels il donna l'éducation la plus heureuse. *Perrot* ména depuis ce temps-là une vie fort agréable; il voyoit ce qu'il y avoit de plus distingué & de plus ingénieux dans Paris. Il alloit presque tous les jours chez Messieurs du *Puy*, où tous les Curieux & tous les Savans abordoient. L'Académie Française se l'associa en 1617. Le nouvel Académicien entreprit presque aussitôt la Traduction de *Tacite*. Mais tandis qu'il travailloit à ce pénible Ouvrage, il fut contraint de quitter la Capitale, pour aller dans la Province veiller sur son bien. Il se retira donc avec sa femme à la Terre d'*Ablancour*, où il demeura ensuite jusqu'à sa mort arrivée en 1664, à 79 ans. Cet homme illustre n'avoit point cette ridicule présomption des petits esprits. Il con-

sultoit avec soif, sur ses Ouvrages, *Patri*, *Conrart* & *Chapelain*, ses amis intimes; mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venoit être imprimé ses ouvrages à Paris, l'Impatience qu'il avoit de s'en retourner l'empêchoit de profiter de leurs conseils; cette impatience augmenta avec l'âge; aussi les dernières Traductions font beaucoup moins exactes que les autres. Quand on lui demandoit pourquoi il aimoit mieux être Traducteur qu'Auteur, il répondoit que le plaisir des Livres n'estoit que des redites des Anciens, & que pour bien servir sa patrie, il valoit mieux traduire de bons Livres, que d'en faire de nouveaux, qui le plus souvent ne disoient rien de nouveau. Peu d'Auteurs cependant ont été plus capables que lui de composer; il favoit la Philosophie, la Théologie, l'Histoire & les Belles-Lettres. Il entendoit l'Hebreu, le Grec, le Latin, l'Italien & l'Espagnol. Pellisson dit que la conversation étoit si admirable, qu'il eût été à souhaiter qu'un Gesfher y fût toujours présent, pour écrire ce qu'il disoit; mais ces diogenes ne doivent pas être pris à la lettre. Le grand *Colbert* l'avoit choisi pour écrire l'Histoire de *Louis XIV.* & lui avoit donné une pension de mille écus; mais ayant dit à ce Prince que d'*Ablancour* étoit Protestant: Je ne veux point d'un Historien, dit le Roi, qui soit d'une autre Religion que moi. Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les Auteurs qu'il a traduits font, I. *Minutius Felix*. II. *Quatre Oraisons de Cicéron*. III. *Tacite*. IV. *Lucien*, dont la seconde édition est la meilleure. V. *La Retraite des dix mille de Xénophon*. VI. *Artes des guerres d'Alexandre*. VII. *Les Commentaires de César*. VIII. *Thucydide*. IX. *L'Histoire de Xénophon*. X. *Les Apophthegmes des Anciens*. XI. *Les Stratagèmes de Frontin*. XII. *L'Histoire d'Afrique de Marmol*, on 3 volumes in-4°. Cette version d'un ouvrage curieux est encore lu avec plaisir. Dans ses autres Traductions, d'*Ablancour* rend le plus souvent le sens de l'original, sans lui rien ôter de la

force

force, ni de ses grâces. Ses expressions font si vivaces, si hardies & si éloignées de toute servitude, qu'on pense lire des Originaux & non pas des Traductions; mais il se donne trop de liberté; il omet ce qu'il n'entend point, & il parait ce qu'il entend. C'est ce qui a fait appeler ses versions les *Belles Impudiques*.

PERROT. Voyez PEROT.
PERRY. (Jean) Historien Anglois du dernier siècle, mort au commencement de celui-ci, fut employé aux affaires. Celles pour lesquelles il fut envoyé en Moscovie, lui donnèrent occasion de composer une relation de l'état de cette Monarchie. Elle a été jugée digne d'être transportée dans notre langue sous ce titre: *Etat présent de la grande Russie*, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le regne du Czar *Pierre Aleixo*.

PERSE. (*Albus Persius Flaccus*) Poète Latin, naquit, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, & selon d'autres, à Tignia, dans le Golfe de la Spécie, l'an 34 de J. C. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié des personnes du premier rang. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il les continua à Rome, sous le Grammairien *Palaemon*, sous le Rhéteur *Virginis*, & sous *Cornutus*, célèbre Philosophe Stoïcien, qui lia avec lui une étroite amitié. Néron, sous lequel *Persius* vécut, avoit la fureur de la Poésie. Les véritables Poëtes couvrirent ce Monarque versificateur de traits de la satire & de l'ironie. *Persius*, entraîné par sa colère & par le dépit, répandit sur lui des torrents de bile. Pour mieux ridiculiser l'Empereur, il inséra dans ses Satires quelques morceaux de ses Pièces. On prétend que ce vers,

Torva Minalonnis implerent cornua kumbis,

& les trois suivans font de Néron. Il eût le comparé au Roi *Midas*: *Aurivias apai Mida Rex habet*. C'étoit irriter un tigre. Le Philosophe *Tom II,*

Cornutus, Précepteur du Poëte, sentit le danger de ce bon mot, & lui fit mettre, *Quis non habet*. Autant les Satires de *Persius* respirent le fiel & l'empartement, autant il étoit doux, enjoué, & liant dans la société. Quoique libre dans la Peinture qu'il fait des vices, il avoit des mœurs sages. Il mourut l'an 62 de J. C. à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses Satires le nom de son ami *Cornutus*, auquel il légna sa Bibliothèque & environ 25 mille écus. Mais *Cornutus* ne voulut que les Livres, & Combien qu'arriva de Philosophes, dit le *Pere Tarsson*, seroient tout retenu? Il revit les ouvrages de ce Poëte, & surprima ceux qu'il avoit composés dans sa jeunesse, entre autres, ses vers fu *Artis*, illustre Dame Romaine, parents de *Persius*. Il nous reste de lui six Satires. Ce Poëte parloit dur & intelligible à bien des Lecteurs; mais est-ce sa faute si nous ne l'entendons pas? Ecriviroit-il pour nous? Il faudroit connaître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter les Satires. Plusieurs de ses traits sont unisques pour l'énergie. Ses contemporains sentoient tout le prix, parce qu'ils en avoient la clef & qu'ils ne perdoient rien de la finesse des applications. Sa *Morale* est tre-pure; il est le Poëte de la vertu & le plus implacable ennemi du vice. La meilleure édition de ses Satires est celle d'*Amsterdam*, en 1645, in-12. avec les Notes de *Jean Bond*. Nous en avons plusieurs traductions en François, dont aucune ne mérite d'être lu. Celle du *P. Tarsson* est la plus supportable.

PERSEÈ, fils de *Jupiter* & de *Danaë*, est célèbre dans la Fable par ses exploits. *Acridus*, ayant appris de l'Oracle que son petit-fils lui donneroit la mort, fit enfermer *Danaë* dans une Forteresse, afin qu'elle n'eût point d'enfants. Mais *Jupiter* le changea en pluie d'or, cortompir les Gardes, & fut de *Danaë* un fils nommé *Persius Acridus*, ayant appris de l'Oracle que son petit-fils lui donneroit la mort, fit enlever la fille étoit ençante, la fit

jetter dans la mer ; mais les flots le portèrent heureusement sur les bords du rivage. Un Marinier le mena, avec son fils, au Roi du pays. Ce Prince Pépoula, & conça l'admiration de *Perse* à *Diège*, frère de *Polydore*. *Perse* s'acquit ensuite une réputation immortelle par sa prudence & par son courage. Les Perses ont feint que *Minaev* lui avoit prêté son bouclier. Il surmonta *Méfése*, vainquit les peuples du Mont Atlas, & épousa *Andronce*, après l'avoir délivrée d'un Monstre marin. Il en eut *Alece*, *Stentius*, *Hélas*, *Méhor* & *Elechyon*. A son retour, il fut innocemment tué aïeul *Ariflius*. Il fut si touché de ce funeste accident, qu'il quitta Argos, & se contenta de *Tyrinus*. *Perse* bâtit dans son territoire la ville de Mycene, où sa race régna environ 100 ans. Il aima les gens de Lettres, & ils le mirent par reconnaissance au nombre des Constellations.

PERSEE, dernier Roi de Macédoine, succéda à son père *Philippe*, 178 ans avant J. C. Il hérita de la haine & des dessein de son père contre les Romains, & après s'être assuré de la Couronne par la mort d'*Antigonus* son Compétiteur, il leur déclara la guerre. Il défist d'abord l'armée Romaine sur les bords du *Pénée*; mais dans la suite il fut vaincu & entièrement défait à la bataille de *Pydne* par le Consul *Paul-Émile*, & mené à Rome en triomphe devant le char du Vainqueur. Il mourut dans les fers quelques années après, vers 168 avant Jésus-Christ.

PERTANA, Voyez CONTO.

PERTINAX, (*Elus* ou *Publius Hétrius*) né à *Vila-Martin*, fils de la Ville d'*Albe* en 126, étoit fils d'un Affranchi nommé *Helvius*, qui gagna sa vie à cuire des briques. Il fut néanmoins élevé avec soin dans les Belles-Lettres, & il y fit tant de progrès qu'il les enseigna avec réputation dans la Ligurie. Il prit ensuite le parti des Armes, & s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de Consul, de Préfet de Rome, & de

Gouverneur de plusieurs Provinces considérables. Enfin après la mort de *Commode*, il fut élu Empereur Romain à 70 ans, par les Soldats Prétoriens, le 1 Janvier 193. La première action d'autorité qu'il fit, fut de réprimer l'insolence des Cohortes Prétoriennes qui insultoient brutalement à Rome le commun peuple, & se vouvoient les citoyens. Elles étoient accoutumées aux défordres, à l'exemple de *Commode*, qui s'en servoit pour opprimer ses sujets. Il bannit aussi les délateurs, qui s'étoient encore introduits de nouveau à la faveur d'un ministère corrompu, & il abolit quantité d'abus que l'insolence des temps faisoit tolérer. Réfolu de rendre au gouvernement la même forme que lui avoit donnée les deux *Antonins*, il exposa en vente tous les biens & tous les meubles du Palais de *Commode*, qui étoient à ce Prince en propre; car pour ceux qu'il avoit usurpés sur des particuliers, il voulut qu'on les leur rendit, à condition pourtant d'en recevoir une légère contribution. Il ne voulut point permettre qu'on mit son nom à l'entrée des lieux qui étoient du domaine Impérial, disant qu'ils appartenoient à l'Empire & non à lui. Il ordonna aussi que tous les fonds féodaux que les Empereurs possédoient en Italie & ailleurs, & qu'on appelloit leur domaine, seroient remis à ceux qui les voudroient cultiver. Pour encourager ceux qui se chargeroient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxe, avec promesse de ne les vexer en aucune manière tout le temps de son règne. Il remit aussi au peuple tous les péages & les impôts qu'on levait sur les bords des Rivieres, dans les Ports, & sur les grands chemins, & enfin tout ce que les despotes avoit établi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons & les faveurs de *Commode*, au moins ceux qui leurs obscénités avoient trop fait connaître, & qui s'étoient enrichis par des vices mal-honnêtes. Il réduisit à la moitié les dépenses ordinaires du Palais. Sa table étoit mo-

deste, & chacun voulant imiter le Prince, les vivres diminuerent considérablement de prix. Si l'on en croit *Capitolin*, sa table étoit frugale, quo ceux qui mangioient avec l'Empereur, n'y trouvoient pas de quoi vivre. Cet Auteur le fait passer pour un Prince d'une avarice féroce; mais comme il n'a écrit que 100 ans après la mort de *Pertinax*, il est plus juste de s'en rapporter à *Dion* & à *Héroclès*. Autour contemporains qui se lui reprochent pas ce vice honteux, & ne lui donnent que de l'économie. *Pertinax* faisoit oublier la tyrannie de *Commode*, & revêtoit les vertus de *Marce-Aurèle*; mais les Prétoriens, mécontents de ce qu'il leur faisoit observer exactement la discipline militaire, se soulèverent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant: *Voilà ce que les Prétoriens vous envoient*. *Pertinax*, père de son peuple, se voyant traité comme un Tyran, pria le Ciel de le venger; ensuite il s'enveloppa la tête avec la robe, & tomba mort de diverses blessures, l'an 193 de J. C. après un règne de 87 jours.

PERUGIN, (*Pierre*) Peintre, né à *Pérogèse* en 1446, dans la pauvreté, soutint avec patience les mauvais traitemens d'un Maître ignorant chez qui il apprenoit à dessiner; mais haïssant d'assiduité au travail, & un peu de disposition naturelle, le mérit bientôt en deux de vouloir s'avancer lui-même; il alla à Florence où il prit encore deux leçons, avec *Léonard de Vinci* & *André Verocchio*. Ce Peintre donna au *Perugin* une manière de peindre gracieuse, jointe à beaucoup d'élégance dans les airs de tête. Le *Perugin* a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour Sixte IV, & à Pérouse sa patrie. Un grand nombre d'ouvrages, & beaucoup d'avarice, le mirent dans l'opulence; il ne s'écartoit point de la maison, que sa cassette ne le suivit: tant de précaution, lui fut préjudiciable; un Filin s'en étant aperçu, l'attaqua en chemin, & lui déroba ses trésors,

donc la perte lui causa, peu de temps après, la mort. Ce qui a le plus contribué à la gloire du *Perugin*, est d'avoir eu le célèbre *Raphael* pour Disciple.

PERUSSEAU, (*Silvain*) Jésuite, illustre dans la Société par ses vertus & par les talens de la chaire & de la direction, fut Confesseur de M. le Dauphin & ensuite du Roi, jusqu'à la mort arrivée en 1751. On a de lui, 1. *Oraison funèbre* du Duc de Lorraine. II. *Pentagone* de *Saint Louis*, III. *Sémons choisis*, 2 vols. in-12, 1758. On en promet une nouvelle édition plus ample & plus fidelle. Le P. *Perusseau* sans avoir ni la force de raisonnement de *Bourdelaus*; ni les graces & le ton intéressant de *Mojillon*, montre dans ses ouvrages, dit un Critique, un esprit net, facile, solide, pénétrant, qui paroît nettier entre de l'art & devoir tout à la nature, un cœur sensible qui rend la vertu aimable en se faisant lui-même aimer, une imagination vive, de l'ordre & de la justesse dans les dessein, une élocution aisée, noble, variée, mais pas toujours assez châtiée.

PERUZZI, (*Balthazar*) Peintre & Architecte, né à Siemie en 1500, mort à Rome en 1536, s'appliqua d'abord, par goût & par amusement, au Dessin; mais son père l'ayant laissé sans bien, le Peintre devint pour lui une ressource. Le Pape *Jules II* l'employa dans son Palais. *Peruzzi* fit beaucoup de Tableaux pour les Eglises, & fut encore occupé à peindre sur les façades de beaucoup de Maisons. C'est à ce célèbre Artiste qu'on doit le renouvellement des anciens décorations de Théâtre: celles qu'il composa pour la *Calandza* du Cardinal de *Ferraris*, furent admirées pour les effets de Perspective. *Peruzzi* eut le malheur de sa trouver à Rome dans le temps que cette ville fut sacagée, en 1527, par l'Armée de *Charles-Quint*; il fut arrêté prisonnier; mais son talent para sa ranson; il obtint sa liberté en faisant le Forerat du Comestable de *Dowdon*. Sa Majesté a de ce Peintre

tre, une *Vierge*, & M. le Duc d'Orléans, une *Alloration des Rois*.

PESARESE, (Le) Peintre. Voyez CANTARINI.

PESCAIRE ou plutôt PESQUAIRE. Voyez AVALOS.

PESSILLIER, (Joseph) né à la Ferté sous Jouarre, eut un Emploi dans les Fermes du Roi, qu'il concilia avec l'amour des arts & de la littérature. Il commença à travailler pour le Théâtre, en 1757, & il a donné trois Comédies. I. *La Mascarade du Parnasse*. II. *L'Ecole du temps*, pièce qui fut applaudie pour la légèreté du style, & les agréments de la versification; mais dans laquelle on souhaiteroit plus d'unité dans le dessein & moins de longueurs. III. *Épope au Parnasse*, petite Comédie estimable par la facilité de l'expression & par le discernement, le jugement & le goût qui y resplend. Ces pièces se trouvent rassemblées dans un volume in-8°. avec quelques autres petits ouvrages du même Auteur. On a encore de lui, I. *Des Fables*, dont quelques-unes font dignes de la Fontaine. II. *Idée générale des Finances*, 1759. III. *Deux propositions à l'Auteur de la Théorie de l'impôt*, 1761, in-12. IV. *Esprit de Montagne*, 1753, 2 vol. in-12. V. *Discours préliminaire d'un ouvrage qui aura pour titre: Lois constituées du Royaume, mises dans un nouvel ordre*. Cet Auteur étoit de l'Académie de Nancy & de quelques autres Sociétés Littéraires. Il est mort en 1763, emportant les regrets de ceux qui aiment les agréments de l'esprit & du caractère.

PETAU, (Denis) Petavius, né à Orléans en 1583, entra dans la Société des Jésuites en 1601, à l'âge de 22 ans. Il régenta la Rhétorique, puis la Théologie dans leur Collège de Paris avec une réputation extraordinaire. Les Langues savantes, les Sciences, les beaux arts n'eurent rien de caché pour lui. Il suppléa surtout à la Chronologie, & se fit un nom en ce genre, qui excépa celui de tous les Savans de l'Europe. Il mourut au Collège de Clermont, en

1624, à 69 ans. Ce Jésuite étoit d'un caractère plein de feu; il eut plusieurs disputes & il se laissaient avec chaleur. Il combattoit volontiers & n'étoit pas fâché de faire la guerre à des rivaux dignes de lui. On ne lit plus, & je ne fais comment jamais on a pu lire, les fatyres violentes que *Sannafus* & lui lancèrent l'un contre l'autre. Le mérite de ce Jésuite ne se bornoit pas à l'érudition, qui n'a été de prix que par l'usage que l'on en fait. Les grâces ornent son savoir. Ses écrits sont pleins d'agréments lorsqu'il n'y a point répanda de fiel. On y sent l'homme d'esprit & l'homme de goût; critique juste, science profonde, littérature choisie & sur-tout le talent d'écrire en latin. En prose, il a quelque chose du style de *Cicéron*; en vers, il fait imiter *Virgile*. Il avoit étudié l'antiquité, mais par ordre systématique, & de la manière dont les grands maîtres font leurs leçons. Aucun des bons Auteurs parmi les anciens ne lui étoit inconnu. La nature l'avoit doué d'une mémoire prodigieuse; l'art vint encore à l'appui du talent. Pour ne la pas charger trop, il dépoisoit une partie de ses connoissances dans des recueils faits avec autant de méthode que de justesse. Quand il se proposa d'écrire sur la Chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'Astronomie; mais après quelques leçons le maître se retira, s'imaginant que c'étoit par plaisir qu'on un tel disciple l'avoit demandé. Quoiqu'il soit fort de la plume un nombre infini d'ouvrages, il avoit des relations avec presque tous les Savans de l'Europe, & répondoit exactement à leurs Lettres. Le riche fonds de son commerce épistolaire fut brûlé quelque-temps après sa mort, sous le prétexte assez frivole que les Lettres des morts étoient des titres sacrés pour les vivans. Ses principaux ouvrages sont, I. *De Doctrina temporum*, on 2 vol. in-fol. 1627, livre dans lequel il perçoit avec autant de sagacité que de justice la nuit des temps. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il

y live les époques par un art moins difficile & d'une façon beaucoup plus sûre qu'on ne l'avoit fait avant lui. L'Auteur le compola pour redresser les écarts de *Scaliger*. II. *Rationarium temporum*, plusieurs fois réimprimé, en 2 vol. in-12, dans lequel l'Auteur abrège son grand ouvrage sur la Chronologie & donne un précis de l'Histoire universelle. On trouve dans la dernière partie des discussions Chronologiques pleines d'ordre & d'érudition. *Moræus de Maioribus*, & l'Abbé du Pin ont traduit la première partie de cet ouvrage. III. *Dogmata Theologica*, en 5 vol. in-fol. Paris, *Grasse*, 1644. Les Protestans en ont fait un si grand cas, qu'ils les ont fait réimprimer en Hollande en 1700. Il y a dans ce grand ouvrage, dit l'Abbé du Guet, une grande érudition, sans élévation néanmoins & avec le mélange de plusieurs choses douteuses, ou fausses, que l'expérience & le discernement feront remarquer. On prétend qu'après avoir solidement expliqué la doctrine de *S. Augustin*, ses controverses le forcèrent à revenir sur les pas, & que quand on lui reprochoit ce changement, il répondoit sans façon: *Je suis trop vieux pour dissentir*. Il se peut qu'il ait eu cette idée, mais il n'est guère vraisemblable qu'il l'ait communiqué. IV. Les *Parnasses* traduits en vers Grecs. Qui croiroit que cette traduction, comparable peut-être pour le tour & pour l'harmonie aux meilleurs vers Grecs, n'a été terminée que par le délabrement de son Auteur! *Parnas* n'a été d'autre Parnasse que les allées & l'escalier du Collège de Clermont. Cette traduction, si supérieurement versifiée, n'est pas exempté de défauts. On y cherchoit en vain le genre & le ton Lyrique. Elle est toute en vers hexamètres & pentamètres. Le savant Jésuite ne connoissoit guère l'essence ni la construction de l'Ode. Ceci au moins manquant de goût que de suivre toujours la même mesure en traduisant des ouvrages de mouvement très-différent. V. De savantes Editions des œuvres de *Synésius*, de *Themistius*, de *Nisephore*, de

saint *Epiphane*, de *l'Empereur Julien*, &c. VI. Plusieurs *Ecrits* contre *Sannafus*. Ceux qui souhaiteroient connoître plus particulièrement ce qui concerne ce célèbre Jésuite, peuvent consulter l'éloge que le *Pere Oudin* en a fait imprimer dans le XXXVII Tom. des *Mémoires* de *Per Nicéron*. Le *Pere Merleau*, autre Jésuite, y veut entrer avec le *Pere Oudin* une édition complète des *Dogmes Théologiques*, corrigée, mise dans un nouvel ordre & considérablement augmentée. On ne fait ce qui a pu empêcher l'exécution de ce louable projet.

PETAU, (Paul) né vers le milieu du XVI siècle, mort à Paris sa patrie en 1614, étudia les Loix & l'Antiquité, les premières par devoir, étant Conseiller au Parlement, & les autres par goût. Il résida assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la Jurisprudence, ne mérite guère d'être cité. Quelques personnes lui ont fait honneur de la découverte de l'étymologie du nom d'*Huguenots* donné aux Réformés en France. Il rapporte cette dénomination, dit-on, à une mauvaise appellation à peu près ainsi; & comme cette monnaie étoit d'une très-petite valeur dans son temps & que les Protestans ne valaient pas mieux, en les appela de son nom. Cette étymologie est fort subtile, comme la plupart des autres. Il est aujourd'hui presque hors de doute que cette dénomination a une origine Allemande. Elle leur vient du mot *Eignoffen*, qui signifie Affociés. Les prétendus Réformés prirent ce nom en Suisse, d'où, selon toute apparence, il a passé en France. Nous avons de *Petau*, en matière d'antiquité, quelques traités; le principal parait en 1610, in-4°, sous ce titre modeste & véritable: *Antiquaria suspensibilis Portuicula*.

PETERNEFS, Peintre né à Anvers en l'an 1580, fit une étude particulière de l'Architecture & de la Perspective; son talent étoit de représenter l'intérieur des Eglises. L'on remarque, dans ses ouvrages, un

détail & une précision qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il a distribué la lumière, avec beaucoup d'intelligence; & à la manière, quoique terminée, n'est point fêché. Il peignit mal les figures; c'est pourquoi il ne faisoit faire ordinairement par *Yan-Yildan*, *Tainis* & autres. *Peteroff* a eu un fils qui a travaillé dans son genre, mais qui lui étoit inférieur pour le talent. Il y a un choix à faire dans les Tableaux du pere: on voit deux excellens morceaux de lui au Palais Royal.

PETIS DE LA CROIX, (François) Secrétaire-Interprète du Roi pour les Langues Orientales, succéda à son pere en cette Charge, & la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient & en Afrique par ordre de la Cour. *Louis XIV* l'employa dans différentes négociations, & récompensa son mérite par la chaire de Langue Arabe au Collège Royal. Ce Savant mourut à Paris, en 1713, avec la réputation d'un bon citoyen. Lorsque les Algéens demandèrent la paix à *Louis XIV*, *Petis* en traduisit les conditions. Les Tripolitains, obligés par ce Traité à rembourser au profit du Roi de France une somme de 60000 francs, offrirent à l'Interprète une somme considérable, s'il vouloir mettre dans le Traité le mot d'écus de Tripoli, au lieu d'écus de France; ce qui auroit produit une différence de plus de 100000 livres; mais sa fidélité fut victorieuse de cette tentation d'autant plus dangereuse, qu'il eût été presque impossible d'écrire qu'il y eût succombé. Outre les Langues Arabe, Turque, Persane & Tartare, il favoit bien aussi l'Ethiopienne & l'Arménienne. Les principaux ouvrages Orientaux qu'il a traduits sont, I. La *Bibliothèque Orientale de Hadgi-Calfa*, Cadi de Constantinople, deux vol. in-fol. II. *L'Histoire de toutes les Monarchies Mahométistes*, par *Houssein Effendi-Herfen*, Turc moderne. III. *L'Histoire de la conquête de la Syrie par les Arabes*, dans le septième siècle. IV. *Celle des Arabes d'Espagne*, depuis le VII^e siècle

jusqu'au XIV. V. *L'Histoire de Maroc*, depuis le VII^e siècle jusqu'au XVI. VI. *Celle de Tunis*, depuis le XI^e jusqu'au XV. VII. *Etat Général de l'Empire Ottoman*, depuis sa fondation jusqu'à présent, avec l'abrégé des Vies des Empereurs, traduit d'un manuscrit Turc, à Paris en 1683, 3 vol. in-12. VIII. *L'Histoire du grand Gengis-Kan*, premier Empereur des anciens Mogols & Tartares, tirée des anciens Auteurs Orientaux, en 1710. IX. *Histoire de Timur-Bec*, connu sous le nom de grand Tamerlan, Empereur des Mogols & Tartares, &c. traduite du Persan, in-12, en 4 vol. à Paris, 1721. X. Il a traduit aussi de François en Persan, *L'Histoire du Roi par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au Roi de Perse.

PETIT, (François) Voy. FOURFOUR.

PETIT, (Jean) Docteur de Paris, s'acquit d'abord une réputation par son savoir, par son éloquence & par les Harangues qu'il prononça au nom de l'Université. Il fut de la célèbre Ambassade que la France envoya en Italie pour la pacification du Schisme en 1407, mais il perdit bientôt le peu de gloire qu'il avoit acquis. *Jean Semper*, Duc de Bourgogne, ayant fait assasiner *Louis* de France, Duc d'Orléans, Frere unique du Roi *Charles VI*, *Jean Petit*, vendu au meurtrier, soutint dans la grande Salle de l'Hôtel-Royal de S. Paul à S. Mars 1408, que le meurtre du ce Duc étoit légitime. Ce Docteur impudent eut l'audace d'avancer, qu'il étoit permis d'user de surprise, de trahison & de toutes sortes de moyens, pour se délivrer d'un Tyran, & qu'on n'est pas obligé de lui garder la foi qu'on lui a promise. Il osa ajouter que celui qui commettoit un tel meurtre, ne méritoit non seulement aucune peine, mais même devoit être récompensé. Le plaidoyer qu'il prononça à cette occasion, parut sous le titre de *Justification du Duc de Bourgogne*. Il s'éleva un cri général contre cette doctrine meurtrière; mais le grand crédit du Duc de Bourgogne

le mit à couvert pendant quelques-temps. Cependant les Ecrivains sages de ce temps-là, *Gesfon* à leur tête, dénoncèrent cette doctrine à *Jacques de Montaigne*, Evêque de Paris, qui la condamna comme hérétique, le 23 Novembre 1414. Le Concile de Constance l'anathématisa l'année suivante, à la sollicitation de *Gesfon*, mais en épargnant le nom & l'écrit de *Jean Petit*. Enfin le Roi fit prononcer le 16 Septembre 1416, par le Parlement de Paris, un Arrêt sanglant contre ce pernicieux Libelle, & l'Université le censura. Cependant le Duc de Bourgogne eut le crédit en 1418, d'obliger les grands Vicaires de l'Evêque de Paris, pour lors malade & S. Omer, de révoquer la condamnation faite par ce Prelat en 1414. L'Apologisme de l'Infortuné étoit mort 3 ans auparavant à Heslin, détesté de tous les gens de bien. Son plaidoyer en faveur du Duc de Bourgogne, & tous les actes concernant cette affaire, se trouvent dans le V. Tome de la dernière Edition des œuvres de *Gesfon*.

PETIT, (Samuel) né à Nîmes d'un Ministre, fit ses études à Geneve avec un succès peu commun. Il n'avoit que 17 ans, lorsqu'on Péleva au Ministère. Il fut nommé peu de temps après à la Chaire de Théologie de Grez & d'Helvécia de cette Ville, où il mourut en 1643 à 49 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; I. *Miscellanea* en neuf Livres; II. *Explicque* & corrigé quantité de passages de différents Auteurs. II. *Eloge Chronologique* in-8°. Il y traite des années des Juifs, des Samaritains & de plusieurs autres Peuples. III. *Paris Lésionés*, en quatre Livres; il y explique les usages de l'Ancien & du Nouveau Testament, les Cérémonies, Observations, &c. en trois Livres. IV. *Leges Attice*, dans lesquels il corrige quantité d'erreurs de divers Auteurs Grecs & Latins. V. Plusieurs autres Ecrits qui sont, ainsi que les précédens, infiniment recommandables par l'érudition vaste & profonde qui y regne.

PETIT, (Pierre) Mathématicien & Physicien, né à Mont-Luçon en 1679 à Lagny-sur-Marne, devint par son mérite Géographe du Roi & Intendant des Fortifications de France. Il eut l'amitié & l'estime de *Desfontaines*. On a de lui plusieurs ouvrages de Mathématique & de Physique, qui sont curieux & intéressans. Les principaux sont, I. *Traité de l'usage du Compas de proportion*. II. *De la pesanteur & de la grandeur des métaux*. III. *De la construction & de l'usage du calibre d'artillerie*. IV. *De l'usage de vos Eclipses*. V. *Des remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la Rivière de Seine dans Paris*. VI. *De la jonction de l'Océan & de la Méditerranée par les Rivières d'Aude & de la Garonne*. VIII. *Des Comètes*. IX. *De jour auquel on doit célébrer la Fête de Pâques*. X. *De la nature du chaud & du froid*, &c.

PETIT, (Pierre) mort en 1687, âgé de 70 ans, Poète Latin & François, a particulièrement réussi dans la Poésie Latine. Son Poème intitulé *Codrus*, est remarquable par l'élevation & la magnificence des idées, le choix & l'élegance de l'expression, la force & l'harmonie des vers. On peut donner le même éloge à son Poème de la *Cyromachie*, ou du *Marriage du Philophe Crates avec Hipparchie*. Nous avons aussi de lui un Poème sur la Bouffole & quelques vers François, entr'autres des Sonnets qui sont fort faibles. Outre ceux-ci, il nous a laissé de lui, I. *Traité de Physique*; le premier, du mouvement des animaux; le second, des larmes; & le troisième, de la lumière. II. Deux ouvrages de Médecine, dont l'un est un Traité de la nourriture qui se peut tirer de l'eau; & l'autre, un Commentaire sur les trois premiers Livres d'*Aristote*. III. Un savant *Traité des Amalgames*. IV. Un autre de la *Sybilie*. V. Un volume d'*Observations mêlées*. VI. Des *Dissertations* manuscrites.

PETIT, (Jean-Louis) Chirurgien, né à Paris en 1674, d'une famille honnête, fit paroître dès sa

plus tendre enfance une vivacité d'esprit & une pénétration peu communes. *Littre*, célèbre Anatomiste, demouroit dans la maison de son père. Le jeune *Petit* profita de bonne heure de ses lumières. Sa curiosité le conduisoit quelquefois à la Chambre où *Littre* faisoit ses dissections. Dès-lors on crut appercevoir en lui le germe de ses talens pour la Chirurgie. Les dissections faisoient son amusement loin de l'effrayer; & on le trouva un jour dans un grenier, où croyant être à couvert de toute vue étrangère, il coupoit un lapin qu'il avoit enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à *Littre*. Cet habile Anatomiste eutura très-avantageusement de cette inclination, & se fit un plaisir de la cultiver. Ce jeune Elève, dès l'âge de sept ans, assistoit régulièrement aux Leçons de son Maître. Il fit des progrès si rapides, qu'il avoit à peine douze ans quand celui-ci lui confia le soin de son Amphithéâtre. Il apprit ensuite la Chirurgie sous *Casli* & sous *Mascherai*, & fut reçu Maître en 1700. Son nom passa aux Pays étrangers. Il fut appelé en 1726 par le Roi de Pologne, aïeul de Madame la Dauphine; & en 1734, par Dom *Ferdinand*, aujourd'hui Roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces Princes, qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra la patrie à tout. Il n'y trouva pas des ingrats; il fut reçu de l'Académie des Sciences en 1715, & devint Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie. Cet habile homme mourut à Paris en 1750 à 77 ans, après avoir inventé de nouveaux instruments pour la perfection de la Chirurgie. Il fit honneur à cet Art par les qualités de son cœur. On a de lui, I. Un excellent *Traité* sur les maladies des Os, dont la meilleure édition est celle de 1723. II. Plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences; & dans le premier volume des *Mémoires* de Chirurgie. Tous ces ouvrages prouvent qu'il connoissoit aussi parfaitement la théorie de la Chirurgie que la pratique,

PETIT, (*Denis le*) Moine de Scyrie, dans le onzième siècle, n'est connu que par une *Collection* de *Canons* & de *Letres* des Papes. *Justel* Pa insérée dans sa Bibliothèque Canonique.

PETIT DIDIER, (*Dom Mathieu*) Bénédictin de la Congrégation de Saint-Vannes, né à Saint-Nicolas en Lorraine en 1659, enseigna la Philosophie & la Théologie dans l'Abbaye de Saint-Michel, & devint Abbé de Sémonen en 1715, puis Evêque de Macra en 1726. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont le plus grand décelet beaucoup d'érudition. Les principaux sont, I. Trois volumes in-8°. de *Remarques* utiles sur les premiers tomes de la *Bibliothèque Ecclésiastique de Dupin*. II. *L'Apologie des Lettres Provinciales de Pascal*, contre les Entrecroisements de *Daniel*. Il défavoua cet ouvrage qui est pourtant de lui. III. Un *Traité de l'Infaillibilité du Pape* en faveur du saint Siège, &c. qu'il flattoit par intérêt & par reconnaissance. Ce savant Bénédictin mourut à Sémonen en 1728 à 69 ans.

PETIT-PIED, (*Nicolas*) Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, natif de Paris, fut Conseiller-Clerc au Châtelet, & Curé de la Paroisse de Saint-Marcel, qui a été réunie à celle de Saint Pierre-des-Arcis. Il étoit Sous-Chantre & Chanoine de l'Eglise de Paris, lorsqu'il mourut en 1705 à 75 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du Droit & des Péroratoires des Ecclésiastiques dans l'Administration de la Justice seculiere*, in-4°. Il voulut presider au Châtelet en 1698, en l'absence des Lieutenans, parce qu'il se trouvoit alors le plus ancien Conseiller; les Conseillers Laïques, recus depuis lui, s'y opposèrent, & prétendirent que les Clercs n'avoient pas le droit de presider & de décider. Cette contestation excita un procès, & il intervint un Arrêt définitif le 17 Mars 1683, qui décida en faveur des Conseillers-Clercs. L'ouvrage qu'il fit à cette occasion lui fit beaucoup d'honneur,

PETIT-PIED, (*Nicolas*) neveu du précédent, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, né à Paris en 1661, fit ses études & sa Licence avec distinction. Ses succès lui méritèrent en 1701 une Chaire de Sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé, avec 30 autres Docteurs, le fameux *Cor de Conscience*. On l'exila à Beaure. Dégoûté de ce séjour, il se retira auprès de son ami *Quésnel* en Hollande, où il demeura jusqu'en 1715, qu'il fut permis de revenir à Paris. La Faculté de Théologie & la Maison de Sorbonne le rétablirent dans ses droits de Docteur au mois de Juin 1719; mais dès le mois de Juillet suivant, Sa Majesté cassa ce qui avoit été fait en faveur de ce Théologien. L'Evêque pour son Confessal. Ce *Petit* étant mort, le 9 Juin 1723, *Petit-Pied*, craignant d'être arrêté, se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, & mena ensuite une vie tranquille à Paris jusqu'à sa mort, arrivée en 1747. Suivant le *Dictionnaire critique*, les disputes de l'Eglise n'étoient en rien la doctrine, la chaire & l'humilité qui faisoient son caractère. Si l'on en croit le *Dictionnaire des livres Jansénistes*, à l'article de l'*Examen théologique*, rien n'égalé le style mordant & chargé de *Petit-Pied*. Son ouvrage est un *Dictionnaire d'Injures & de calomnies*. On ne fait s'il n'a pas souffert dans cette sorte de littérature odieuse & infamante; les *Zéles*, les *Scélérats*, & les *Scopius* de Paris-Royal. *Petit-Pied* a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les querelles du temps; les principaux sont, I. *Regles de l'équité naturelle, & du bon sens, pour l'examen de la Conscience*. II. *Examen Théologique de l'Instruction Pastorale* approuvée dans l'Assemblée du Clergé de France, & proposée à tous les Prêtres du Royaume pour l'acceptation de la Bulle, &c. 3 volumes. in-12. III. *Réponses* aux avertissements de l'Evêque de Souissons (*Laques*) 5 tom. in-12. en 10 parties. IV. *Observations*, où remarques sur

l'Ecrit intitulé, *Explication de la Bulle Unigenitus*. Cette explication est ce qu'on appelle la corps de doctrine. V. *Trois Lettres* à une Dame sur les excommunication injustes. VI. *Objections credula rana Religio*. C'est l'apologie du silence religieux dans les querelles du Jansénisme. VII. Un *Traité* du refus de signer le Formulaire. VIII. De l'*Unigenitus acceptation* de *Janséniste*, faite par M. *Habert*, Evêque du Mandement de M. de *Bissy*, Evêque de Meaux. X. *Examen pacifique* de l'acceptation & du fonds de la Bulle *Unigenitus*, 3 vol. in-12. XI. *Traité de la Liberté*, en faveur de *Jansénius*, in-4°. XII. *Trois Instructions Pastorales* de M. Evêque de Troyes, pour la détenté de son *Miscel* contre M. *Archevêque* de Sens (*Laques*). XIII. *Des Réflexions* sur une Instruction Pastorale de M. l'Evêque de Rodez, & différens *Mémoires* & *Lettres*. XIV. *Lettres* touchant la matière de l'usure. Il a aussi travaillé avec le *Grand* à l'ouvrage intitulé, *Dogma Ecclesiæ circa usuram inopositum & vindictam*, in-4°. XV. *Trois Lettres* sur les convulsions, & des observations, in-4°, sur leur origine & leur progrès; il ne leur eût point favorable. XVI. *Quelques Ecrits* sur la crainte & la confiance, & sur la distinction des vertus théologiques, &c. On ne croit pas devoir pousser plus loin cette liste. On en trouvera une plus détaillée dans le nouveau *Moréri*. Il en est de ces brochures produites par les querelles du parti comme des relations des *petits combats* dans les combats d'une longue guerre. A peine eût-elle fini qu'on a oublié & les combats & les relations.

PETIOT, (*Jean*) Peintre, né à Geneve en 1607, mort à Vevey, Ville du Canton de Berne, en 1691, porta la peinture en email à perfection. Rien de plus parfait en genre que les ouvrages qu'on a de lui. Il parvint à trouver, avec un *svant* Chymiste, des couleurs d'un éclat merveilleux. On a plusieurs portraits que cet Artiste a copiés

d'après les plus grands Maîtres. Le fameux *Fantini* se plaitoit à le voir travailler, & à retoucher quelquois ses ouvrages. Son talent ne le bornoit point à être un excellent Copiste; il savoit aussi dessiner parfaitement le naturel. Le Roi *Louis XII.* & plusieurs personnes de la Cour, l'occupent long-temps. Ce Prince lui accorda une pension considérable & un logement aux Galeries du Louvre; mais comme cet Artiste étoit Protestant, il le retira dans sa patrie, lors de la Révocation de l'Édit de Nantes. Ce Peintre s'étoit affecté dans son travail avec *Bordier*, son beau-frère, qui s'étoit chargé de peindre les chevaux, les trapeses, & les fonds; *Petous* faisoit la tête & les mains. Ces deux amis vénoient toujours sans jalousie, & gagnaient ensemble plus d'un million, qu'ils partagerent sans procès.

PETRARQUE, (*Frangola*) naquit à Arrezzo, vers 1304. Son pere s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras pour fuir les troubles qui désoloient l'Italie, *Petrarque* fit ses premières études dans ces deux villes. Il fut ensuite envoyé à Montpellier, puis à Bologne, pour y étudier le Droit, & y fit éclater ses talents & son goût pour la Poésie Italienne. *Petrarque* n'étudioit le Droit que par complaisance pour sa famille; son pere & sa mere diant morts à Avignon, il retourna dans cette ville, où il conçut bientôt un amour violent pour *Laure de Noves*. Ne pouvant rien gagner sur son amante & sur sa passion pour elle, ni par les vers & sa confiance, ni par ses réflexions, il entreprit divers voyages pour se distraire, & vint s'enfermer enfin dans une maison de campagne à Vaucluse, près de Lisle. Les bords de la Fontaine de Vaucluse retentirent de la passion dont il ne put se débarrasser. *Petrarque* se sépara pour quelque temps de l'objet de son amour. Il voyagea en France, en Allemagne, en Italie, & par-tout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. *Clement VII.* l'employa ensuite dans des affaires importantes, & fut

aussi satisfait du Négociateur qu'il avoit été charmé du Poëte. Les vices qui régnoient dans la Cour de Rome à Avignon, & les iniquités fatigantes de la vie de courtois le rappellerent à Vaucluse. Il y trouva ce qu'il souhaitoit, la solitude, la tranquillité & ses livres. Sa passion pour *Laure* y suivit. Il célébra de nouveau dans ses Ecrits les vertus & les charmes de sa maîtresse, & le délicieux repos de son Hermitage. Il immortalisa Vaucluse, *Laure*, & l'immortalisa lui-même. Son nom étoit répandu par-tout. Il reçut dans un même jour des Lettres du Sénat de Rome, du Roi de Naples & du Chancelier de l'Université de Paris. On l'invitoit de la montrer la plus flatteuse à venir recevoir la couronne de Poëte par ces deux théâtres du monde. *Petrarque* préféra Rome à Paris; il passa par Naples, où il soutint un examen de trois jours en présence du Roi *Robert*, le Juge des Savans, ainsi que leur *Méécne*. Arrivé à Rome, il fut couronné de laurier le jour de Pâques de l'année 1341. Après avoir reçu la couronne, il retourna à Vaucluse, où il étoit conduit en pompe à l'Eglise de saint Pierre de Rome, à la voûte de laquelle il la suspendit. La qualité de Poëte *Laureat* lui fut confirmée dans des lettres pleines des éloges les plus magnifiques. Tous les Princes & les grands hommes de son temps s'empressèrent à lui consacrer leur estime. Les Papes, les Rois de France, l'Empereur, la République de Venise, lui en donnerent divers témoignages. Après avoir reçu ces honneurs, & s'être retiré à Rome où il étoit Archidiacre, il apprit la mort de la belle *Laure*; il repassa les Alpes, pour revoir Vaucluse & pour y pleurer celle qui lui avoit fait aimer cette solitude. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, il retourna en Italie pour percevoir de vue des lieux auteurs si chers & alors insupportables. Il passa à Milan où les *Vissconti* lui confierent diverses Ambassades. Rendu aux Muses, il demeura successivement à Vercone, à Parnio, à Venise & à Pa-

doue, où il se fixa. & où il eut un Canonat. Il en avoit eu dix ans à Lombis & ensuite un autre à Parme. Un Seigneur du voisinage de Padoue lui ayant donné une maison de campagne à Arqua, tout près de cette ville, il y vécut cinq ans dans les douceurs de l'amitié & dans les travaux de la littérature. Ce fut là qu'il reçut une faveur qu'il avoit autrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avoit été haïnie de la Tursane, & dépourvue de ses biens, pendant les querelles des *Gualfus* & des *Gublines*. Les Florentins lui députerent *Boccace* pour le prier de venir honorer la patrie de sa présence, & y joindre de la restitution de son patrimoine; mais il n'étoit plus temps de posséder un si grand honneur. Quelque sensible que fut *Petrarque* à cet honneur que l'étonnement de son siècle payoit à son génie alors unique, il ne voulut pas quitter la douce retraite. Il mourut peu d'années après, en 1374, à 70 ans. Ce Poëte joignoit aux plus beaux talents les qualités les plus estimables. Fidele à l'amitié, toujours le même dans des situations différentes, plein de droiture & de probité au milieu des artifices de la Cour, il se fit autant estimer par les dons de l'ame, que par ceux de l'esprit. Quelque livré à la passion de l'amour, il étoit pénétré des grands principes de Religion; il en suivoit scrupuleusement les pratiques; il jeûnoit trois fois la semaine, & se levait régulièrement à minuit pour payer à l'Être suprême un tribut de louanges. *Petrarque* passe avec raison pour le restaurateur des Lettres, & pour le Pere de la bonne Poésie Italienne. Il se donna une peine extrême, & n'épargna rien pour dérober & pour conserver des manuscrits d'Auteurs anciens. On trouve dans ses vers Italiens un grand nombre de ces traits semblables à ces beaux Ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique & le faucon du moderne. Ses *Sonnets* & ses *Chansons* sont regardés comme des Chef-d'œuvres. On y admire sur-tout cette douceur

& cette mollesse élégante qui fait son caractère. Ses *Triumphes*, Poëme dans lequel il chante les triumphes de l'amour, de la chasteté & de la mort, lui firent moins d'honneur, quoiqu'ils offrirent de l'invention, des images brillantes, des sentimens nobles & de beaux Vers. Tous les Ouvrages de cet homme célèbre furent réunis à Balle en 1571, en quatre vol. in-fol. Ses Poésies Latines sont ce qui mérité le plus l'attention des gens de goût dans ce recueil, après les Poésies Italiennes; mais elles font fort inférieures à celles-ci. Son Poëme de la guerre Punique, intitulé *Africus*, n'est pas digne d'un aussi grand Poëte, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la vérification. Ses autres Ouvrages sont, I. *De remediis utriusque fortune*, traduit en François en deux volumes in-12. par M. de Genaille, sous ce titre: le *Sage résolu contre la fortune*. II. *De octo Reris solitariis*. III. *De versis fortunis*. IV. *De vitiis humani*. V. *De contemptu mundi*. VI. *Rerum memorabilium libri sex*. VII. *De Republica optinè administranda*. VIII. *Epistolæ*. Les unes roulent sur la morale, les autres sur la Littérature, & d'autres sur les affaires de son temps. IX. *Orationes*. Elles tiennent de la déclamation. Tous ces Ouvrages sont assez faibles; on n'y trouve le plus souvent que des choses communes, & le style en est languissant, quoiqu'il se par *Petrarque* ce presqu'autant de Commentateurs & de Traducteurs que les meilleurs Poëtes de l'antiquité. Plus de vingt-cinq Auteurs ont écrit sa vie. Il y en a deux de *Muratori* à la tête de l'Édition qu'il a donnée des Poésies de cet Auteur, & celle de M. le Baron de la Bastie dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*; mais elles ont été effacées par les *Mémoires* que M. l'Abbé de Sade a publiés en trois vol. in-4°. sur ce Poëte. Il y a eu de quelques recherches profondes ce Savant est capable, & les fautes dans lesquelles les Commentateurs même Italiens étoient tombés à l'égard de

Petrus. Toutes les circonstances de sa vie y sont détaillées avec la plus grande exactitude, & on fait de plus utilité elle peuvent être pour éclaircir un grand nombre de ses pièces, dont plusieurs tirent, ou leur obscurité, ou leur finisse de l'ignorance, ou de la connoissance des à-propos. Les Editions les plus recherchées de ses Poésies Italienne sont, après la première donnée à Venise en 1473, infol. & qui est très-chère, celle de *Valutello*, Venise, 1649, in-4°. & celle de *Moravio*, Milan 1711, aussi in-4°.

PETRI, ou *Conras Petrus*, né à Dairvindik, village de Zelande, devint premier Evêque de Lenward, les Protestans, & mourut à Cologne en 1570. Il fut chassé de ce Siège par les Protestans, & mourut à Cologne en 1580 à 48 ans. On a de lui, I. Un Livre sur le Sacrifice de la Messe. II. Sur l'Accord des ministres de Jésus-Christ avec ceux des Saints. III. Des Questions Pastorales. IV. Des Devoirs d'un Prince Chrétien. V. Des Traité sur la grace, la libre arbitre, la prédestination, &c.

PETRI, (*Sofidus*) né à Lenward, mort en 1597 à 70 ans, enseigna les Belles-Lettres à Erford, & fut ensuite Secrétaire & Bibliothécaire du Cardinal de Granvelle, Professeur en Droit à Cologne, & Historiographe des Etats de Frise. Il se signala par plusieurs Ouvrages. Les principaux sont, I. *De Historiam antiquitate & origine*, in-8°. 1550, ou in-4°. 1555. II. *Apologia pro origine Fissarum*. III. *De Scripturis Fissarum*, &c. & d'autres bien écrits en Latin, mais sans critique & remplis des fautes les plus ridicules, de minuties & d'omissions.

PETRI, (*Bartholamé*) Docteur & Chanoine de Douai, né dans le Brabant, enseigna à Louvain; puis à Douai, où il mourut en 1630 à 83 ans. Il a donné, I. Le *Commentaire de Vincent de Lerins*, avec de savantes Notes. II. Des *Commentaires sur les Actes des Apôtres*. III. L'Edition des *Scriptures posthumes d'Estien*, auxquelles il a ajouté ce qui manquait des *Epîtres canoniques*.

PETRONE, (*Petronius Arbitr*) né aux environs de Marseille, Proconsul de Bithynie, puis Consul, fut l'un des principaux confidens de Néron, & comme l'intendant de ses plaisirs. Sa faveur lui donna le titre de *Tigellia*, autre Faveur de Néron, qui l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'Empereur. *Petrone* fut arrêté & condamné à perdre la vie. Sa mort fut singulière, par l'indifférence avec laquelle il la reçut. Il la perdit un peu près comme il avoit fait les autres; tandis qu'il renoit ses veines ouvertes, tantôt il les fermoit, s'entretenant avec ses amis non de l'immortalité de l'ame, qu'il ne croyoit point, mais des choses qui flattoient son esprit, comme de vers tendres & galans, d'airs capricieux & passionnés. Aussi a-t-on dit que *Néron* fut simplement pour lui *espeir de vivre*. *Saint Eremone* fait de cet Epicurien le portrait le plus avantageux; il possédoit, suivant lui, cette volupté exquise qui alloit autant à la délicatesse de l'esprit, qu'à celle du goût. La fumée étoit cette polivete impériale, éloignée des sentimens grossiers d'un libérrin & également maître de ses vices & de ses vertus. Les plaisirs ne l'avoient point rendu incapable des affaires, & la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des fatigues du travail; mais au lieu d'affettier sa vie à la dignité, comme font la plupart des hommes, & d'y rapporter tous ses chagrins & toutes les joies, *Petrone* fit sans goût & sans choix par un libérrin obscur. *Pierre Petri* détacha à Traou en Dalmatie, en 1663, un fragment considérable, qui contient la suite du festin de *Trimalcion*. Ce fragment imprimé l'année suivante à Palouë & à Paris, excita une guerre parmi les Littérateurs. Les uns loi-

rennoient qu'il étoit de *Petrone* & les autres le lui enlevoient. *Petit* défendit sa découverte & envoya le manuscrit à Rome, où il fut reconnu pour être du XV. siècle. Les critiques de France, qui en avoient attaqué l'authenticité, le furent lorsqu'on l'eut déposé dans la Bibliothèque du Roi. On l'attribua généralement aujourd'hui à *Petrone*, & on le trouve à la suite de toutes les Editions qu'on a données de ce voluptueux délicat. Le public n'a pas jugé si favorablement des autres fragmens, tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade en 1588. que *Nodati* publia à Paris en 1692. Quoique l'éditeur *Charpentier* & plusieurs autres savans, & d'ouvrans de goût, les ayent crus de *Petrone*, les gulléssimes & les autres exorbitans jurars dont il fourmille, l'ont fait juger indigne de cet Auteur. Ses véritables ouvrages sont, I. Le *Poème de la guerre Civile*, entre *César* & *Pompe*, traduit en vers François par le Président *Bouhier*, *Petrone*, plein de ira & d'enthousiasme, & dégoût de la garrure amoureuse de *Lucan*, oppoé *Pharsale* à *Pharsale*; mais son ouvrage, quoique meilleur à certains égards, n'est nullement dans le goût de l'Épopée; c'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçoient la République dans les derniers temps; c'est un pur caprice, & cette pièce considérée sous ce point de vue ne manque pas d'agréments. Quelle force, dit l'Abbé des Fontaines, quelle finesse dans la peinture des vices des Romains, & des défauts de leurs gouvernemens. Que d'esprit dans ses fictions! Ces beautés sont relevées par un style mélié & nerveux, qui mérite qu'on donne au Poète Latin quelques faveurs contre l'éloquence & certains traits dignes d'un Rhéteur. II. Un autre Poème sur l'éducation de la jeunesse Romaine. III. Un *Traité* sur la corruption de l'éloquence, & un autre sur les causes de la perte des Arts. IV. Un *Poème* de la vinité des hommes. V. Le *navage de Lyce*. VI. *Réflexions sur l'incertitude de la vie humaine*. VII. Le *festin de Trimal-*

cion. Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satire. C'est un tableau des plaisirs d'une Cour corrompue, & le Peintre est plutôt un courtisan ingénieux, qu'un Censeur public qui blâme la corruption. Si nous en croyons *Saint Eremone*, & de son style, par la délicatesse de ses sentimens. Ce qui surprend davantage, dit-il, est cette facilité prodigieuse à nous donner & à peindre finement tous les caractères. Mais cette finesse tient souvent de l'affecterie, & quoique le style déclamatoire lui procure ridicule, *Petrone* ne laisse pas de donner dans la déclamation. *Nodati* a traduit les différens Ouvrages de cet Auteur; sans exclure les peintures lascives qui lui ont mérité le titre de *Autor purissima impurissimus*. M. de *Boispreaux* l'a traduit aussi, mais malheureusement avec bien plus de succès.

PETRONE, (*Saint*) Evêque de Boulogne au V. siècle.

PETTY, (*Guillaume*) Ecrivain Anglois, voyagea en France & en Hollande, fut Professeur d'Anatomie à Orford, puis Médecin du Roi *Charles II*, qui le fit Chevalier en 1661. Il mourut à Londres en 1687, après avoir amassé de grands biens. & ce qui est encore plus flatteur, une réputation étendue & bien méritée. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont, I. Un *Traité des Taxes & des contributions Anglie* affectueux; ouvrage intéressant pour l'Angleterre ou la Chambre des Communes & proprement l'administration des Finances. Ce Livre utile a été traduit en François sous ce titre: *La desense des Droits des Communes d'Angleterre*, in-12. III. *Britannia linguens*, in-8°. Cet Ouvrage est rare.

PEUCER, (*Gaspard*) Médecin & Mathématicien, né à Buzard dans la Lusace en 1713, fut Docteur & Professeur de Médecine à Wittenberg, & devint genre de *Melancon*, dont il répandit les erreurs, & des Ouvrages duquel il donna un

édition à Wittenberg, en cinq vol. in-fol. Simon Goulier les traduisit en François en 1584, in-4°. Peucer mourut en 1602 à 78 ans. Outre l'édition des ouvrages de Melancthon, dont nous avons parlé, il nous reste de lui, I. *De precibus divinationum generibus*. II. *Mithras curi Maribus Interitus*. III. *De Fabricis*. IV. *Vita illustrium Medicorum*. V. *Hypocrisis Astrorum*. etc. VI. *Les noms des Monnoies, des poids & des mesures*.

PEURBACH, Voy. PORBACH.

PEURLINGER, (Gottard) né à Augsburg en 1467, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales Villes d'Italie. De retour dans sa Patrie, il montra le fruit des connoissances qu'il avoit acquises. Le Sénat d'Augsbourg le choisit pour son Secrétaire, & l'employa dans les Diocèses de l'Empire & dans les différens Cours de l'Europe. Peurlinger ne se fit pas de son crédit que pour faire du bien à sa patrie; c'est à ses soins qu'elle dut le privilège de battre monnaie. Ce bon Citoyen mourut en 1547, à 82 ans, après avoir passé ses dernières années dans l'austérité. L'Empereur Maximilien Pavie honora de son Conseil. Ce Savant est principalement célèbre par la *Table Géographique* qui porte son nom. C'est une carte dressée sous l'Empire de *Tibuldje le Grand*, dans laquelle sont marquées les routes que tenoient alors les armées Romaines dans la plus grande partie de l'Empire d'Occident. On en ignore l'Auteur; mais on a le regret de Conrad Celles, qui l'avoit trouvée dans un Monastère d'Allemagne. On en a donné une magnifique édition in-fol. à Vienne, en 1763, enrichie de Dissertations & de savantes notes. Ses autres Ouvrages sont, I. *Semones Carnivales*, qui se trouvent dans le premier vol. de la Collection de *Scherzhaus*. La meilleure édition de cet Ouvrage est celle d'Heine 1683, in-8°. II. *De institutione Ramani Imperii, & geon Communitatibus*, in-8°. On en trouve les Extraits dans les Ecrits de *Alfheire des Goths de Val-*

caulus. III. *Romanae Vetusculis fragmenta*, &c. in-folio.

PEYRE, (Jacques d'Arrolles & Sieur de la) Gentilhomme Auvergnat, né en 1571, fut Secrétaire du Duc de Montpensier, & mourut en 1644. Il s'étoit appliqué particulièrement à la Chronologie, & comme elle n'étoit pas encore fort débrouillée, ses Ouvrages, en ce genre, quoique pleins d'inexactitudes & de bizarreries inutiles, passent pour des chef-d'œuvres aux yeux des ignorans. On poussa la stupidité jusqu'à faire frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince Chronologiste*; il étoit plutôt celui des esprits bizarres. Parmi plusieurs rêveries, il soutenoit que les impostures d'*Annus de Vitruve* pouvoient être justifiées, qu'on pourroit non donner à l'année qu'il 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un Dimanche & finît par un Samedi. Cet extravagant est des disputes assez vives avec le savant P. Pezau qui le foudroya. Ses productions ne méritent pas d'être citées.

PEYRERE, (Jésu) né à Bordeaux de parents Protestans, entra au service du Prince de Condé, auquel il plut par la singularité de son esprit. Il s'imagina, en lisant saint Paul, qu'*Adam* n'étoit pas le premier Homme, & pour prouver cette opinion extravagante, il mit au jour, en 1657, un Livre imprimé en Hollande, in-4°. & in-12. sous ce titre: *Pseudonimia, sive assertiones super vestitus 12, 13, 14, Capitulis 19, Epistolæ Pauli ad Romanos*. Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, & l'Auteur mis en prison à Bruxelles par le crédit du Grand-Vicaire de l'Archevêque de Malines. Le Prince de Condé ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome, en 1656, & y séjourna, comme le maître du Pape Alexandre VII. le Calvinisme & le Prédicantisme. On croit que la conversion ne fut pas sincère, du moins par rapport à cette dernière Héresie. Il est certain qu'il avoit envie d'être Chef de Secte; son Livre décela son ambition; il y flatta les Juifs & les

appelle civilement à son Ecole. De retour à Paris, malgré les instances que lui avoit fait le Pape pour le retenir à Rome, il vint chez le Prince de Condé en qualité de Bibliothécaire, & quelque temps après il se retira au Séminaire des Vertus, où il mourut en 1676, à 84 ans, après avoir reçu les Sacramens de l'Eglise. On le soupçonna toute sa vie de n'être attaché à aucune Religion, moins par corruption du cœur que par bizarrerie d'esprit. La douceur, la simplicité, la bonne-homme formoient son caractère. Il avoit des connoissances, & il écrivait assez bien en Latin. Outre *Pourvoyage* déjà cité, on a de lui, I. *Un Traité* aussi singulier que rare, intitulé: *De respectu des Juifs*. II. *Une Relation du pays de Grootland*, in-8°. curieuse. III. *Une Relation de l'Islande*, in-8°. aussi intéressante. Ces deux relations sont réimprimées dans le recueil des voyages au Nord. IV. *Une Lettre à Philotime*, dans laquelle il expose les raisons de son abjuration & de sa rétractation, &c. Un Poëte lui fit cette Epitaphe rapportée dans *Mort*.

Le Peyrere ici git, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Prédicant:
Quatre Religions lui prirent à la fois,
Et son indifférence étoit si peu commune.
Qu'après 80 ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme parut, & n'en choisit pas une.

PEYRONIE, (François de la) exerça long-temps la Chirurgie à Paris avec un succès distingué, qui lui mérita la place de premier Chirurgien du Roi. Il profita de sa faveur auprès de Louis XV, pour procurer à son Art des honneurs qui amoindrent à le cultiver, & des établissemens qui servissent à l'étendre. L'Académie Royale de Chirurgie de Paris fut fondée par ses soins, en 1751, éclairée par ses lumières & encouragée par ses bienfaits. A la mort, ar-

rivé à Versailles en 1747, il légua à la Communauté des Chirurgiens de Paris les deux tiers de ses biens, la Terre de Marigni vendue au Roi 200 mille livres & sa Bibliothèque. Cet illustre Citoyen légua aussi à la Communauté des Chirurgiens de Montpellier, deux maisons situées à Montpellier, avec 10000 livres pour y faire construire une Amphithéâtre de Chirurgie; il institua la même Communauté légataire universelle pour le tiers de ses biens. Tous ces legs furent des clauses qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection & au progrès de la Chirurgie.

PEYSSONÉL, (Charles) né à Marlièvre vers 1688, fut admis le commerce avec l'éducation. Il mérita, par son intelligence dans le négoce, la place de Consul à Smyrne qu'il rempli avec beaucoup de distinction & à l'avantage des Commerçans. Ses connoissances dans les Antiquités lui ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions. Les Mémoires qu'il présenta à cette savante Société, & en particulier sa *Dissertation sur les Rois du Basileus*, prouvent combien il étoit digne d'y être agrégé. Il mourut en 1757.

PEZRON, (Paul) né à Hennebont en Bretagne en 1659, se fit Bernardin dans l'Abbaye de Prieres en 1661, fut reçu Docteur de Sorbonne en 1682, & régenta ensuite dans le Collège des Bernardins à Paris. Il s'en acquitta avec autant de zèle que de succès. Son Oratoire confia plusieurs Emplois honorables, dans lesquels il fit paroître beaucoup d'amour pour la Discipline Monastique. En 1697, il fut nommé Abbé de la Charrière, mais son amour pour l'étude l'empêcha de donner, en 1703, la démission de son Abbaye, dont il ne se résista rien. Il s'enferma alors plus que jamais dans son cabinet, & s'y livra au travail le plus assidu & le plus constant. Ses occupations assiduellement faisoient, & il mourut en 1706, à 67 ans. La nature l'avoit doué d'une mémoire prodigieuse & d'une ardeur insatiable; son érudition étoit très-profonde,

mais elle n'étoit pas toujours appuyée sur des fondemens solides. Parmi les coniectures dont ses Ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses, & beaucoup plus de hasardees. On a de lui, I. Un Traité intitulé *L'Antiquité des temps républicains*, in-4°. & in-12. L'Auteur entreprend de résoudre la Chronologie du Texte des *Séptante*, contre celle du Texte Hébreu de la Bible. II. Un volume in-4°, intitulé: *Dissens de l'Antiquité des temps*, contre les Pezes *Marianney* & le *Quinzi*, qui l'avoient attaqué. III. Eisan d'un Commentaire sur les *Propheètes*, in-12. Il est littéral & historique, & est jette de grandes lumeres sur l'Histoire des Rois de Juda & d'Israël. IV. *Histoire Evangelique*, confirmée par la *Judique* & la *Romaine*, 2 vol. in-12. On trouve dans ce savant ouvrage tout ce que l'Histoire profane fournit de plus curieux & de plus utile pour appuyer & pour éclaircir la partie historique de l'Evangile. V. De *L'Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes*, autrement appelés *Gaulois*, &c. Livre plein de recherches.

PFÄFF, (Jean-Christophe) célèbre Théologien Luthérien, né à Pfünzing, dans le Duché de Wittenberg, en 1651, enseigna la Théologie à Tubinge avec réputation, & y mourut en 1720. On a de lui, I. Un Recueil de *Controverses*. II. Une *Dissertation* sur les passages de l'ancien Testament allégués dans le nouveau, & d'autres Ouvrages en Latin, qui sont estimés par ceux de son parti.

PFÄFF, (Christophe-Matthias) l'un des fils du précédent, Professeur en Théologie, & Chancelier de l'Université de Tubinge, est Auteur d'un grand nombre de savans Ouvrages en Latin, entre autres, d'une *Dissertation* sur les *Principes Théologiques*. On lui doit l'édition des *Fragments Anecdotes Sacrés* Irenai, Grec & Latin, in-8°.

PFANNER, (Tobie) né à Augsbourg en 1641, d'un Conseiller au Centre d'Oettingen, fut Secrétaire

dés Archives du Duc de Saxe *Gotha*, & chargé en même temps d'instruire dans l'Histoire & dans la Poétique les Princes *Erasmi*, & Jean *Erasmi*. La manière dont il remplit ces emplois, le fit nommer, en 1686, Conseiller de toute la branche *Electorale*. Il étoit si voré dans les affaires; qu'on l'appelloit, les *Archives vivantes de la Maison de Saxe*. Ce Savant mourut à *Gotha*, le 23 Novembre 1716. Ses manuscrits étoient purs, mais son caractère avoit cette mélancolie sombre, fruit en partie du tempérament & en partie de l'étude. Ses principaux Ouvrages sont, I. *L'Histoire de la Paix de Westphalie*. L'édition de 1697 est la meilleure. II. *L'Histoire des Assemblées de 1652, 1653 & 1654*. III. Un *Traité des Princes d'Allemagne*. IV. La *Théologie des Pains*. V. Un *Traité de principes de la Foi Historique*, &c. Tous ces Ouvrages sont écrits en Latin, avec assez peu d'élegance, mais ils sont faits avec soin.

PFEFFEL, (Jean-André) Graveur d'Augsbourg, né vers 1690, mort depuis quelques années, se fit connoître par son intelligence dans le Dessin & par la délicatesse de son Burin. Il fut chargé d'un Ouvrage très-considérable: La *Physique sacrée*, qui sous la direction mérita une attention particulière des Amateurs; il parut en 1725. Cet Ouvrage est recherché des curieux pour la beauté des figures. Il contient 750 Graveures en taille-douce, faites sur le Plan & les Dessins de *Pfessil*, & exécutées sous ses yeux, par les plus habiles Graveurs de son temps. *P. SCHEUBNER*.

PFERFELCORN, (Jean) fameux Juif converti, s'écha de persévérer à l'Empereur *Maximilien* de faire brûler tous les Livres Hébreux, à l'exception de la Bible, parce qu'il disoit, il, ils contiennent des blasphèmes, de la magie, & autres choses aussi dangereuses. L'Empereur, furpris par de tels discours, publia en 1510, un Edit par lequel il ordonnoit de porter tous les Livres Hébreux à la Maison de Ville, afin de brûler tous ceux qui en contiendroient quelque

quelque blasphème; mais *Capitain* montra le danger de cet Edit. Il fut soutenu par *Ulric de Hutten*, qui publia alors ses *Epistola obscurorum virorum*, pour tonner les Moines en ridicule. On écrivit avec vivacité de part & d'autre, & l'affaire fut plaidée devant les Evêques; mais *Hongerrasen* ayant pris la défense de *Capitain*, celui-ci triompha, & l'Edit ne fut point exécuté. On croit communément que *Pfessicorn* en fut si chagrin, qu'il embrassa de nouveau le Judaïsme, & qu'il fut tenaillé & brûlé vif, en 1513; pour ses crimes & pour la profanation de l'Eglise, mais c'est incontestablement un autre personne de même nom, puisque celui qui fait le sujet de cet article vivoit encore en 1517. On a de lui, I. *Speculum ahortationis Judaicae ad Christianum*. II. *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud Judaeos*. III. *Historia Judaearum*. IV. *Panegyricus*. V. *De abolendis Judaearum scriptis*.

PFEIFFER, (Auguste) naquit à Lavembourg en 1640. Il tomba à l'âge de 5 ans du haut d'une maison. Il se cracha tellement la tête par cette chute, qu'on le releva pour le mort; mais sa sueur en coulant le drap mortuaire, autour du petit corps, le piqua dans un des doigts, & s'apercevant qu'il l'avoit retiré, elle le rendit à la vie par le secours de la Médecine. On le mit aux études, & dans peu de temps il le rendit très-habile dans les Langues Orientales. Il les professa à Wittenberg, à Leipzig & en différens autres lieux, & fut appelé à Lubek, en 1690, pour y être Surintendant des Eglises. C'est dans cette Ville qu'il finit ses jours en 1698. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages en Latin & en Allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont, I. *Dubia vexata Scriptura sacre*. II. *De sacra selecta exercitiorum Bibliothecarum*. III. *Pasophia Moslica*. IV. *Critica sacra*. V. *Antichristus*. VI. *Theaurus Hermeneuticus*. VII. *Exercitiorum Tharumim*. VIII. *De Ma-*
Tome II,

foré. IX. *De Triarum Judaearum*. X. *Scriptura Systematis Antiquitatum Hebraearum*. XI. *Decades duae de antiquis Judaearum ritibus*. XII. *Specimen Antiquitatum sacrarum*, &c. Tous ses Ouvrages de Philosophie ont été imprimés ensemble à Utrecht, en 2 vol. in-4°. Ils ne sont plus d'aucun usage. Ses Livres d'érudition sont plus recherchés.

PFEIFFER, (Louis) né à Lucerne en 1530, d'une famille seconde en grands Capitaines, porta de bonne heure les Armes au Service de la France, Capitaine dans le Régiment Suisse de Taumman, il en fut nommé Colonel en 1562, après la bataille de Dreux, où il s'étoit signalé par son activité & sa bravoure. La paix ayant fait réformer son régiment, il passa Lieutenant de la Compagnie des cent Gardes-Suisses de Charles IX, qui le créa Chevalier. Il amena en 1567, un Régiment de six mille Suisses, au service de ce Prince. Ce fut avec ce Régiment, dont il étoit Colonel, qu'il se tra à la vie de ce Monarque, qu'il fit connoître dans un bataillon quaré, de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'Armée du Prince de Condé. Cette Journée, appelée la *Reprise de Meaux*, & immortalisée le nom de ce Héros, il continua de servir Charles IX, par son courage & par son mérite, d'être de ses Compatriotes; & celui qui lui fit donner le surnom de *Roi des Suisses*. Il contribua avec fort Régiment, en 1569, à fixer la victoire de Moncontour contre les Huguenots. Son zèle pour la France ne démentit point jusqu'à la mort de la Ligue. Le Duc de Guise l'ayant gagné, sous prétexte de Religion, *Pfiffer* le déclara ouvertement pour ce parti, & engagea une partie des Cantons Catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie en 1594, à 64 ans. *Advoyer*, c'est-à-dire, premier Chof du Canton de Lucerne, Charge que son zèle patriotique, la grandeur d'ame & ses autres qualités lui avoient méritée.

PHACÉE, fils de *Romilius*, Général de l'Armée de *Phacias*, Roi d'É-

raël, conspira contre son Maître, le tua dans son Palais, & se fit proclamer Roi, 759 ans avant J. C. Il régna vingt ans, & fit voir les traces de *Jéroboam*, qui avoit fait échouer Israël. Dieu irrité contre les péchés d'*Achéz*, qui régnoit alors en Judée, y envoya *Resha*, Roi de Syrie, & *Phacé*, qui vinrent mettre le siège devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs Etats; Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple & non pour le perdre. *Phacé* fit ensuite une nouvelle irruption dans le Royaume de Juda, & le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pieces l'Armée d'*Achéz*, lui tua en un jour 120 mille combattans, fit 20000 prisonniers, & revint à Samarie chargé de dépouilles. Mais sur le chemin, un Prophète nommé *Obéd*, vint faire de vives réprimandes aux Israélites des excès qu'ils avoient commis contre leurs freres, & leur persuada de renvoyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenoiient. *Phacé* fut détrôné par *Ozé* en un de ses sujets, qui lui ôta la Couronne & la vie, 759 ans avant J. C.

PHACIAS, fils & successeur de *Manahem* Roi d'Israël, fut tué par *Phacé*, durant un festin qu'il faisoit dans son Palais de Samarie, 759 ans avant J. C.

PHAETON ou PHAETHON, fils du Soleil & de *Clymène*. *Ephapros* lui ayant dit dans une nouvelle que le Soleil n'étoit pas son père, comme il se l'imaginait, *Phaeton* irrité alla s'en plaindre à *Clymène* la mere, qui lui conseilla d'aller voir son père pour en être plus assuré. Le Soleil, ne pouvant résister à ses larmes & à ses prières, lui confia son char, pour lui donner un rage de sa tendresse paternelle. Aussitôt qu'il fut sur l'horizon, les chevaux prirent le mors aux dents & de sorte que s'approchant trop de la terre, tout y étoit brûlé par l'ardeur du Soleil, & que s'en éloignant trop, tout y périroit par le froid. *Phaeton* ne trouva d'autre moyen de remédier à ce désordre, qu'en foudroyant *Phaeton*, qui tomba dans la mer, à l'embouchure du

Pô. Ses Sœurs & *Cygnus* son ami, pleurerent tant qu'elles furent métamorphosées en peupliers; leurs larmes en ambré, & *Cygnus* en cygne.

PHAINUS, ancien Astronome Grec, faisoit ses observations auprès d'Athènes. Il est regardé comme le premier qui découvrit le temps du Solstice.

PHALANX, frere d'*Arachné*. *Palas* prit un soin particulier de leur éducation; mais indigné qu'ils y réussissent mal, & qu'ils eussent conçu l'un pour l'autre une passion criminelle, elle les métamorphosa en vipères.

PHALARIS, cruel Tyran d'*Agrigente*, se signala par sa cruauté. S'étant emparé de cette Ville, 521 ans avant J. C. il chercha tous les moyens de tourmenter les citoyens. *Héville*, artificieusement industrieux, seconda la fureur de *Phalaris*, on inventa un taureau d'airain, dans lequel on enfermoit un malheureux, qui consumé par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous, jetoit des cris, qui sortant de cette horrible machine, ressembloient aux mugissemens d'un bœuf. L'Auteur de cette cruelle invention, en ayant demandé la récompense, *Phalaris* le fit brûler le premier dans le ventre du Taureau. Enfin, les Agrigentins se révoltèrent & y brûlerent *Phalaris* lui-même en 505 avant J. C. Nous avons des *Lares*, tout le nom d'*Athènes* à ce Tyran, avec les Réponses; mais elles font supposées. *Leon Arétin* les fit imprimer en 1471, & y joignit sa traduction latine.

PHALEREUS. Voyez DEMETRIUS DE PHALERE.

PHALLUS, un des quatre principaux dieux de l'impureté. Les trois autres étoient *Phaon*, *Bacchus* & *Mercure*. Les Dieux infames qu'on ne rougissoit pas d'adorer, étoient en plus grand nombre; *Vénus*, *Coyto*, *Perfica*, *Prema*, *Perzanda*, *Lubanie*, *Polopie*, &c.

PHALOE, Nymphe, fille du Dieu-ve *Lyrus*, avoit été promise à celui qui la délivreroit d'un monstre allé. Un jeune homme, appelé *Elastis*,

s'offrit de le tuer, & réussit; mais il mourut avant son mariage. *Phaloe* versa tant de larmes, que les Dieux touchés de sa douleur, la changèrent en fontaine, dont les eaux se mêlent avec celles du fleuve *Cozyto*. On démentit ses eaux à leur amertume, parce que le bord de la fontaine étoit couvert de cypres.

PHAON, de Mitylene, dans l'île de Lesbos, regut de *Vénus*, selon la Fable, un vase d'albâtre, rempli d'une essence qui avoit le vertu de donner la beauté. Mais s'en fut pas plutôt frotté, qu'il devint le plus beau des hommes. Les femmes & les filles de Mitylene en devinrent éperdument amoureuses; & la célèbre *Sapho* se précipita, parce qu'il ne voulut pas correspondre à sa passion. On dit qu'il fut tué par un mari qui le surprit avec sa femme.

PHARAMOND, est le nom que la plupart des Historiens donnent au premier Roi de France. On dit qu'il régna à Treves & fut une partie de la France vers 420, & que *Clodion*, son fils, lui succéda. Mais ce que Ton raconte de ces deux Princes est tres-incertain. On lui attribue communément l'institution de la faneuse loi Salique; c'est un recueil de réglemens sur toute sorte de matieres dans lequel il est dit qu'aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femmes. De là la Loi fondamentale qui les exclut de la succession à la Couronne.

PHARAO, plusieurs Rois d'Egypte ont porté ce nom. Nous en citerons ici que deux dont l'Ecriture fait mention. Le premier est celui qui régnoit, lorsqu'*Abraham* fut contraint, par la famine, de revenir en Egypte. Le second occupa le Trône lorsque *Joséph* fut aimé par les marchands Hébreux, qui le vendirent à *Pattiphard*. *Pharaon* se l'attacha par les plus grands bienfaits, & l'établit Intendant de toute l'Egypte. Le troisième *Pharaon* connu dans les Livres saints, est celui, qui oubliant les services de *Joséph*, persécuta avec fureur les descendants de ce Patriarche. Le quatrième est celui à qui

Moyse & *Aaron* demanderent la permission d'aller avec le peuple facrifier dans le désert. Ce Prince, loin de le leur permettre, les traits encore plus cruellement. Il força Dieu à rassembler son Royaume de neuf plagues qui le déterminèrent enfin à laisser sortir les Israélites de ses Etats. Cependant le repentant bonté de la liberté qu'il leur avoit accordée, il les poursuivit à la tête de son Armée, & se jeta imprudemment dans la Mer Rouge, où il fut submergé avec toutes ses troupes. Voyez MOYSE. Le cinquième *Pharaon* dont parle l'Ecriture, est celui qui, du temps de *David* donna retraite à *Adad*, fils du Roi d'Idemée, lui fit épouser la sœur de la Reine, lui accorda des terres, & nourrit *Gesabah* son fils, dans le Palais. Le sixième maria sa fille à *Salomon*, & ayant pris la Ville de Gaza, il en extermina les habitans, & la donna pour dot à sa fille. Le septième nommé *Sifac*, accorda retraite à *Jéroboam*, qui s'éleva contre *Salomon*, déclara la guerre à *Jéroboam* fils de ce Prince, prit Jérusalem & pilla le Temple.

Le huitième nommé *Sua*, régnait du temps d'*Ézéchias*, avec lequel il fit alliance contre *Sennacherib*. Le neuvième qui s'appelloit *Nechao*, défit *Josias*, & mit en sa place *Eliakim* son fils, mais il fut déshérité par *Nabuchodonosor*, & perdit la plus grande partie de ses Etats. Le dixième, *Pharaon* *Ephraïm*, fit alliance avec *Seldakim* Roi de Juda, & se préparait à venir à son secours contre *Nabuchodonosor*, lorsqu'il mourut.

PHARÉS, fils du Patriarche *Juda* & de sa bru *Thamar*. *Lorré* qu'il vint au monde, *Zara* son frere jumeau, préféra le premier son bras, mais ensuite il le retira pour laisser naître *Pharis* son frere, qui par ce moyen devint Païen.

PHARIS, fils de *Mercure* & d'une des filles de *Danaüs*, bâtit une ville dans la Laconie, à laquelle il donna son nom.

PHARNACE, fut une des femmes d'*Apollon*, qui en eut *Cypris*.

PHARNACES, fils de *Mithridates*, Roi de Pont, fit révolter l'Armée contre son père, qui le tua de désespoir l'an 63 avant J. C. Il cultiva l'amitié des Romains & demeura neutre dans la guerre de *César* & de *Pompée*. *César* voulant qu'il se déclarât, tourna ses armes contre lui 47 ans avant J. C. & le vainquit avec tant de célérité, qu'il écrivit à un de ses amis : *Veni, Vidi, Vici*.

PHASE, Prince de la Colchide, que *Thésis* n'ayant pu rendre sensible, métamorphosa en fleuve. Il coule dans la Colchide, & se mêle point ses aux avec celles de la mer noire, où il se jette.

PHASSUR, Prêtre, fils d'*Emir*, ayant entendu *Hémius* prédire divers malheurs contre Jérusalem, le *Supra*, & le fit charger de chaînes. Le lendemain *Phassar* ayant fait délier le Prophète, celui-ci lui prédit qu'il seroit emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuroient en sa maison, qu'il y mourroit lui & ses amis.

PHÉBADE, FEBADE, PHIBADE, (*Saint*) Evêque d'Agén, que les Habitans du pays nomment *S. Fiacr*. Il se fit un nom en réfutant la Confession de foi que les Ariens avoient publiée à *Nirmich* en 337, par un *Traité* que nous avons dans la *Bibliothèque des Pères*; il assista au Concile de Rimini en 359, & il y soutint le parti catholique; mais surpris par les Ariens & entraîné par l'amour de la paix, il signa une Confession de foi orthodoxe en apparence, mais qui cachoit le poison de l'hérésie; il connut depuis sa faute, & il témoigna par une rétractation publique, qu'il n'avoit eu dessein que de décevoir l'erreur, & non d'y succomber. *Saint Phébad* se trouva au Concile de Valence en 374 & à celui de Saragocce en 380. Il vivoit encore en 392, mais il étoit mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'Épiscopat.

PHEDON, Philophe Grec, natif d'Élée, fut enlevé par des Corcires & vendu aux Marchands. *Socrate* touché par sa physionomie douce & spirituelle, le racheta. Après

la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, il se retira à Élée, & y devint chef de la Secte *Éléeque*. Sa Philosophie se bornoit à la morale & n'en valoit que mieux.

PHEDRE, fille de *Minos* & de *Psiphax*. *Thésis* l'enleva & l'épousa. Cette Princeesse ayant conçu de la passion pour *Hippolyte*, fils de *Thésis* & d'*Antiope*, Reine des Amazones, qui ne voulut point l'écouter, l'accusa auprès de son père d'avoir attenté à son honneur. *Thésis* irrité livra ce malheureux fils à la fureur de *Neptune*. *Hippolyte* se promenant sur le bord de la mer, un monstre sortit tout-à-coup du fond de la mer, effraya les chevaux, qui le traînèrent à travers les Rochers où le char se fracassa & fit périr ce jeune Prince. *Phédre* rendit témoignage à son innocence en se tuant elle-même.

PHEDRE, natif de Thrace & Afranchi d'*Auguste*, écrivit sous *Tiberius*, il fut persécuté par *Sijan*, lâche Ministre d'un Prince barbare. Cet homme injuste croyoit appercevoir sa faute dans les éloges que *Phédre* fait de la vertu. Ce Poète s'est fait un nom immortel par cinq *Livres de Fables* en vers iambes, auxquels il a donné lui-même le nom de *Fables d'Ésope*, parce qu'*Ésope* est l'inventeur de ce genre de Poésie, et que *Phédre* l'a pris pour modèle. Nous n'avons rien dans l'Antiquité de plus accompli que les *Fables* de *Phédre*, pour le genre simple; il plaît par sa douce élégance, par le choix de ses expressions, par l'heureux tour de ses vers; & l'instruit par ses ingénieuses moralités qui sont tout auant de maximes, où l'homme voit ses qualités & ses défauts. Notre immatiable *Fontaine* conte avec moins de précision & de justice; mais inférieur à *Phédre* dans ce seul point, il le surpasse dans tous les autres. Sa Poésie est plus vive, plus enjouée, plus variée & plus remplie de ces grâces légères & de ces ornemens délicats qui s'accordent si bien avec l'aimable simplicité de la nature. Les *Fables* de *Phédre* ont resté long-temps dans

l'obscurité; *François Pithou* leur rendra la lumière en les tirant de la Bibliothèque de *S. Remi* de Rheims. Les meilleures éditions de ce précieux morceau sont celles d'*Amsterdam* 1701, in-4°, avec les notes de *David Hoogstra*, de la même Ville in-4°, 1727, par *Burman*, & de Paris in-12. 1741. Celle que nous devons aux soins de *M. Philippe*, publiée par *Barbou* en 1749 in-12. mérite la préférence. Elle est enrichie de plusieurs notes, de variantes & de diverses additions utiles. *Sacy* a donné une traduction de *Phédre*, sous le nom de *S. Aubin*. *Taanogus le Fèvre* l'a retouchée en plusieurs endroits. *M. l'Abbé Lallemand* en a donné une nouvelle Traduction avec un Catalogue raisonné des différentes Editions de *Phédre* qui est fort utile. Rouen, *Lallemand*, 1738 in-8°.

PHENENNA, deuxieme femme d'*Elcana*, pere de *Samuel*, avoit plusieurs enfans; & loin d'en remercier Dieu, seul Auteur de sa fécondité, elle insultoit *Ana*, & la railloit de ce que le Seigneur l'avoit rendue stérile. Mais Dieu ayant visité *Ana*, elle enfanta *Samuel*, & *Phenenna* fut humiliée. Quelques Interpretes croient que Dieu lui ôta ses enfans, ou que du moins elle n'en eut plus depuis ce temps.

PHENIX, fils d'*Amyntor* Roi des Dulopes, fut enlevé par *Clytus*, concubine de son pere, d'avoir voulu lui faire violence, & quoiqu'il fût innocent, *Amyntor* ordonna qu'on lui fit perdre la vue; mais *Chiron* le guérit, & lui donna la conduite d'*Achille*. Il donna à ce Prince une si excellente éducation, qu'il fut regardé comme le modèle des Gouverneurs de la jeunesse. Après la prise de Troie, où il avoit accompagné *Achille*, *Péleus* pere de ce héros, rétablit *Phénix* fut le Trône, & le fit proclamer Roi des Dulopes.

PHEREGRATE, Poète comique Grec, contemporain de *Platon* & d'*Aristophane*; l'un des premiers de la jeunesse. Après la prise de Troie, où il avoit accompagné *Achille*, *Péleus* pere de ce héros, rétablit *Phénix* fut le Trône, & le fit proclamer Roi des Dulopes.

leuant vivans, il jous ses contemporains; mais il n'abûa point de la licence qui régnoit alors sur la scene, & il se fit une loi de ne diffamer personne. On lui attribue XXI *Comédies*, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis par *Herodotus*, & par *Grosius*. On juge par ces fragmens que *Pherecrate* écrivait tres-purement en Grec, & qu'il possédoit cette saillie fine & délicate qu'on appelle *Urbanité antique*. Il fut Auteur d'un ouvrage de vers appellés de son nom *Phederations*. Il étoit composé des trois derniers pieds de vers Hexametre & le premier de ces trois pieds étoit toujours un spondee. Ce vers d'*Horace*, par exemple, *Quamvis Pontice Pinus*, est un vers *Phederatien*.

PHÉRECYDE, Philophe de l'île de Scyros, vers 560 avant J. C. disciple de *Pitague* & maître de *Pythagore*, fut le premier, dit-on, qui soutint l'opinion ridicule, que les animaux étoient de pures machines. On peut voir dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1747, une *Dissertation* curieuse sur la vie, les ouvrages & les sentimens de cet ancien Philophe, l'un des premiers entre les Grecs qui aient écrit en prose.

PHÉRECYDE, Historien, natif de *Loros*, & surnommé *Achénién*, florissoit l'an 476 avant J. C. il avoit composé l'*Histoire de l'Asie*; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous.

PHIDIAS, Sculpteur d'Athènes, vers 448 ans avant J. C. avoit fait une étude particulière de tout ce qui avoit rapport à son talent. Il possédoit sur-tout l'Optique, science qui lui fut tres-utile dans une occasion remarquable. *Alcmena* & lui furent chargés de faire chacun une *Minerve*, afin qu'on put choisir la plus belle, pour la placer sur une colonne. La statue d'*Alcmena*, vue de près, avoit un beau fini qui gagna tous les suffrages; tandis que celle de *Phidias* ne paroissoit en quelque sorte qu'ébauchée. Mais le travail recherché du premier disparut, lorsque la statue

sur fut élevée au lieu de sa destination; celle de *Phidias* au contraire fit tout son effet, & fit paraître tous les spectateurs par un air de grandeur & de majesté, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. Ce fut lui, qui après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la victoire, avoient apporté pour ériger un trophée; il en fit une *Némisur*, Déesse qui avoit pour fonction d'humilier les hommes superbes. On chargea encore *Phidias* de faire la *Minerve* qu'on plaça dans le fameux Temple appelé le *Parthéon*. Cette statue avoit 26 coudées de haut; elle étoit d'or & d'ivoire, mais c'étoit l'art qui en faisoit le principal mérite. Cette statue surtout fit d'envier à son pouvoir y avoir rien de plus parfait en ce genre, si *Phidias* lui-même n'en eût donné la preuve dans son *Jupiter Olympien*, qu'on peut appeler le plus grand effort de l'art. Un esprit de vengeance contre les Athéniens, dont il avoit si bien chassé, & le desir d'être à son insigne patrie la gloire de posséder son chef-d'œuvre, lui fit donner toute son attention à cet ouvrage. *Phidias* fut le premier parmi les Grecs qui étudia la belle nature, pour l'imiter. Son imagination étoit grande & hardie, il devoit rendre la Divinité avec une telle expression, & un si grand éclat, qu'il sembleroit avoir été guidé dans son travail par la Divinité elle-même.

PHILANDER, (Guillaume) né à Chânilon-sur-Seine en 1505. Il se rendit si habile dans les Belles-Lettres, la Philosophie, l'Architecture & les Mathématiques, qu'il fut appelé à Rodéz par *George d'Armaigne*, Protecteur des Savans; pour lors Evêque de Rodéz, & depuis Cardinal. *Philander* acquit l'estime & l'amitié de ce Prélat, & le suivit dans son Ambassade à Venise. A son retour il fut fait Chanoine de Rodéz & Architecte de S. Antonin. Il mourut à Toulouse en 1565, à 60 ans dans un voyage qu'il y fit pour voir son *Micene*, *George d'Armaigne*, qui en étoit devenu Archevêque. On a

de lui, I. Un *Commentaire sur Vitruve*, dont la meilleure Edition est celle de Lyon en 1572. Qui nique cet ouvrage soit avant, le temps lui a été une partie de son mérite, les lumieres sur l'Architecture étant beaucoup plus grandes qu'autrefois. II. Un *Commentaire sur une partie des Dialectiques de Quintilien*. *Philander* étoit un Châtilon pareilux, qui promettoit des Ouvrages qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit doter.

PHILASTRE, Philastre, Evêque de Bresse en Italie vers 374, se trouva au Concile d'Aquilee avec *S. Ambroise*, en 381, fit connoissance à Milan avec *S. Augustin*, & mourut le 18 Juillet 387. On a de lui un *Livre des Hereses*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas. Cet ouvrage écrit d'un style bas & rampant, se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. On en a une édition séparément, donnée à Balle en 1528.

PHILELPHÉ, (François) né à Tolentin, en 1398, étudia à Padoue les Humanités avec tant de succès qu'à l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'Eloquence. Ses talens le firent appeler à Venise, La République lui accorda des Lettres de Citoyen & le nomma Secrétaire du Byse à Constantinople. *Philelphé* profita de cet emploi pour se perfectionner dans la Langue Grecque, & passa à Constantinople en 1419. Il y épousa *Théodora*, fille du savant Emmanuel *Chysolotas*, & le fit connoître à l'Empereur *Jean Paléologue*, qui l'envoya à l'Empereur *Stéphane*, pour implorer son secours contre les Turcs. *Philelphé* enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne, & à Milan, avec une réputation extraordinaire. Mais si ces succès furent grands, son amour propre le fut davantage; il vouloit régner par tous les Littérateurs. On le pouvoit le contredire sans le choquer; il se signoit tellement de l'écrire les lois de la Grammaire, que disant un jour fur une syllabe avec un *Philosophé* Grec, nommé *Timarthe*, il offrit de payer une somme de 100 écus

en cas qu'il eût tort, à condition qu'il disposeroit de la barbe de son adversaire si l'avantage lui étoit adjugé. *Philelphé*, ayant gagné, fit raser impitoyablement la barbe à *Timothée*, quelques offices que lui pût faire celui-ci pour éviter cet affront. A la présomption, *Philelphé* joignoit une inconstance, une inquiétude, une prodigalité qui feroient fa vie d'épines. Il le termina à Florence en 1481, à 83 ans. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du Livre de *Cicéron*, intitulé: *De Gloria*. On a de lui, I. des *Harangues*. II. Des *Lectures*. III. Des *Dialogues*. IV. Des *Satires*. V. Des *Traductions des divers Traitez d'Arifote*, de *Plutarque*, de *Platon*; l'Autre les a rendues indifférentes par une exactitude scrupuleuse. VI. *De morali disciplina*, in-4°. VII. *De exilio*. VIII. *De jociis*. IX. *Convivorum libri duo*, in-8°. pleins d'érudition. On voit par tous ces ouvrages que *Philelphé* étoit un Grammairien pélant, plus occupé des mots que des choses, & qui possédoit très-bien l'Histoire de la Philosophie, sans être Philophe. Le recueil de ses *Lettres* de l'édition de Venise, 1702, in-fol. est peu commune.

PHILEMON, Poète Comique Grec, étoit fils de *Damon*, & Contemporain de *Menandre*; il l'emporta souvent sur ce Poète, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. *Plaute* a imité sa *Comédie de Marchand*. On dit qu'il mourut de rire en voyant son âne manger des figues. Il avoit alors environ 97 ans. *Philemon* le jeune, son fils, composa aussi 54 Comédies, dont il nous reste des fragmens considérables, recueillis par *Grotius*. Ils prouvent qu'il étoit pas un Poète du premier rang.

PHILEMON, homme riche de la Ville de Colofes, fut converti à la Foi chrétienne par *Appharon*, disciple de saint *Paul*. Sa maison étoit une Eglise, c'est-à-dire, une retraite pour les Fideles, qu'il recevoit avec une ardente charité. Sa femme *Appia* & lui étoient la bonne odeur de la Ville par leurs vertus, & la ressource de tous les malheureux par leurs libé-

ralités. *Onisme*, évêque de *Philemon*, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où ayant connu saint *Paul*, il se fit instruire de la Religion & reçut le Baptême: l'Apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une lettre qui est un modèle d'éloquence persuasive. Les Grecs rapportent plusieurs particularités de la vie & de la mort de *Philemon*, qui sont plus qu'incertaines. Ils le font martyriser à Colofes avec sa femme *Appia* dans une émotion populaire.

PHILETAS, Poète & Grammaire Grec, de Coos, Précepteur de *Proclème Philadelphe*, composa des *Épigrammes*, des *Epigrammes* & d'autres Ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Ovide* & *Propertius* l'ont célébré dans leurs Poésies comme un des meilleurs Poètes de son siècle.

PHILETE & Hyménée, ayant été convertis à la Foi, la corrompurent ensuite, & enseignèrent des dogmes impies. N'étant pas nié ouvertement la Réformation, ils soutenoient qu'elle étoit déjà faite. Saint *Paul*, dans sa seconde Epître à *Timothée*, ordonne de les fuir, parce que leur Doctrine, comme la gangrene, gagne peu-à-peu.

PHILIPPE II, Roi de Macédoine, fut élevé à Thebe, où son pere l'avoit envoyé en otage. Il se déclara dès sa jeunesse cette touffle de génie, cette grandeur de courage, qui lui fit un nom si célèbre & de si puissans ennemis. Après la mort de *Perdiccas* son frere, il se fit déclarer le Protecteur de son royaume, & se fit bientôt voir sur le Trône à sa place, 318 ans avant J. C. L'Etat étoit ébranlé par les secousses de différentes révolutions; *Philippe* s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens & les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il déforma ces deux derniers peuples par des présents & des promesses, & l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la suite & par la ruse, il déclara libre Amphipolis, Ville qu'Athenes revendiquoit comme une colonie. Son dessein étoit de ménager cette Ré-

publique & de ne point épouiser ses forces en voulant garder cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, armerent pour lui ôter la Couronne; mais le Roi Macédozien les vainquit auprès de Méthone. & fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoyoit sans rançon. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avoit mise dans ses troupes; la Phalange Macédoienne en eut le principal honneur; c'étoit un corps d'Infanterie, pesamment armé, composé pour l'ordinaire de seize mille hommes qui avoient chacun un bouclier de six pieds de hauteur & une pique de vingt-un pieds de long. Les succès de ses armes, & surtout sa générosité après la victoire, firent déshonorer son alliance & la paix au peuple d'Athènes, & les esprits y étant disposés de part & d'autre, elle ne tarda pas d'être conclue. Les circonstances étoient favorables pour le vengeance des Illyriens. Philippe arma contre eux, triompha & affranchit ses États de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence & par sa valeur, le rendit maître de Crénées, Ville bâtie par les Thasiens, & à laquelle il donna son nom. Les mines d'or, qui étoient aux environs de cette Ville, en rendoit la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, & il fut le premier qui fit battre en son nom la Monnaie d'or. Philippe employa ces richesses à acheter des Éléphants & des Partisans dans toutes les Villes importantes de la Grèce, & à faire des Conquêtes sans la voie des Armes. Le mariage du Monarque Macédozien avec Olympias, fille de Napoléon, Roi des Molosses, & la naissance d'Alexandre le Grand mirent le comble à son honneur. *Plutarque* rapporte que Philippe, absent de ses États, apprit trois grandes nouvelles le même jour; qu'il avoit été couronné aux Jeux Olympiques, qu'il avoit remporté une victoire contre les Illyriens, & qu'il lui étoit né un fils. Il écrivit lui-même à *Aristote*, pour le prier de se charger de son éducation, & la lettre ne fait pas moins d'honneur

au Monarque qu'un Philosophe. (*P. Aristote*) La Grèce étoit divisée alors par mille petites guerres; les Athéniens tentèrent de réunir des Nations divisées contre Philippe, qui demeura neutre dans tous ces différends, tandis que ses ennemis faisoient de vains efforts pour armer la Grèce contre lui. Cependant il s'étendoit ses Conquêtes dans la Thrace. Méthone, petite Ville de cette contrée, ne put résister long-temps à sa bravoure, mais ce siège lui devint funeste par un coup de foudre que lui lança *Aphrodite* d'un œil droit. (*Op. Asyas*) Philippe méritoit depuis long-temps le projet d'envahir la Grèce. Il fit la première tentative sur Olynthe, colonie & rempart d'Athènes. Cette République, fortement animée par l'eloquence de *Demosthène*, envoya dix-sept Galères & deux mille hommes à son secours, mais tous ces efforts furent inutiles contre les ressources de Philippe. Ce Prince comprit les principaux Citoyens de la Ville, & Olynthe lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, & gagna les Villes voisines par les largesses & par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Thébains & les vainquit. Philippe, agissant toujours en Politique, se fit déclarer chef des Amphictions, & leur fit ordonner la ruine des Villes de la Phocide. La Grèce commença à ouvrir les yeux sur la politique cruelle. Philippe, craignant de le foulever, retourna combler de débris dans la Macédoine; mais toujours avide de sang & de fer, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace & dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre l'Épire, Il le qu'il nommoit, à cause de sa situation, les entraves de la Grèce. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays antique par l'or que par le fer; mais *Phocion*, Héros Athénien, vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du Roi de Macédoine. *Philipe*, poursuivi par un ennemi que ni son argent, ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux

Scythes, & fit fuir eux un bruit considérable. Obligé de combattre à son retour les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de ses blessures, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues contre la Grèce. Il entra d'abord dans la Bœtie, & les armées en vinrent aux mains à *Chéronée*, 338 ans avant Jésus-Christ. Le combat fut long & la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un Trophée, offrit des sacrifices aux Dieux & se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. Livrés à un orgueil semblant celle de son orgueil, il vint sur le Champ de bataille insultar aux morts & aux prisonniers. L'Orateur *Demarce*, qui étoit du nombre des Captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au Prince: Pourquoi voulez être un *Agamemnon*? Cet avis généreux valut la liberté à *Demarce*, & des traitements plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grèce, osa prétendre à la conquête des Perses; il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparoit à exécuter ce projet, lorsqu'il fut assassiné dans un festin par *Pausanias*, un de ses gardes, l'an 336 avant Jésus-Christ dans la quarante-septième année de son âge, après en avoir régné quarante-quatre. Philippe avoit les vices & les apparences des vertus qui naissent d'une ambition démesurée. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues doivent être attribuées à son ardeur pour les Conquêtes; il avoit cette éloquence que donnent les fortes passions, cette activité & cette patience dans les fatigues de la guerre, fruit d'un amour insatiable pour la gloire. Il étoit généreux, magnanime, vertueux moins par principe que par caprice. On ne sait pourquoi il se faisoit dire tous les jours: *Philipe, souviens-toi que tu es mortel*. La conséquence de cette vérité n'étoit-elle pas de rendre ses États heureux &

de laisser en paix ceux des autres? Parmi le grand nombre de faits & paroles mémorables que *Plutarque* rapporte de ce Prince, voici ceux qui le caractérisent davantage. Il étoit présent à la vente de quelques Captifs, dans une posture indécente; l'un d'eux s'en avertit. *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit Philippe, je ne serois pas qu'il fût de mes amis. On le sollicitoit de favoriser un Seigneur de la Cour, qui alloit perdre la réputation par un jugement juste & sévère. Philippe ne voulut pas y consentir, & ajouta: *J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi*. Une pauvre femme le sollicitoit d'aller lui rendre justice, & comme il la renvoyoit de jour en jour sous prétexte qu'il n'avoit pas le temps; *Cessez donc d'être Roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche, & la satisfut sur le champ. Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas & fut condamnée. *Ten appelle*, s'écria-t-elle tout de suite; & à qui en appellez-vous, lui dit ce Monarque? *Philippe à jeun*. Cette réponse ouvrit les yeux du Roi, qui rétracta son jugement. Un mot de Philippe qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, étoit qu'on amuse des enfants avec des jouets, & Les hommes avec des sermons. Maxime odieuse fut l'amour & le principe de sa politique, & qui a fait dire qu'il étoit en grand ce que *Louis XI* étoit en petit.

PHILIPPE V, Roi de Macédoine, obtint cette Couronne après la mort d'*Antipater* son cousin, l'an 220 avant J. C. Les commencemens de son règne furent glorieux par les Conquêtes d'*Aratus*. Ce Général étoit autant recommandable par son amour pour la justice, que par son habileté dans la guerre. Un caractère si vertueux devoit être chargé à un Prince qui vouloit se livrer à tous les vices. *Philippe* eut la lâche cruauté de le faire empoisonner. Il porta ensuite la guerre en Illyrie, en Italie & y eut des succès. Il menaçoit la Grèce; mais les Romains, ayant pris le parti

des Grecs, le vainqueur dans plusieurs occasions importantes. *Philippe*, contant de demander la paix, l'obtint à des conditions humanitaires. Le traité portoit, I. Que la liberté seroit rendue à toutes les Villes Grecques d'Asie & d'Europe. II. Que les prisonniers, les transfuges & les Vaincus des Romains leur seroient rendus. III. Que *Philippe* payeroit mille talens. IV. Enfin, qu'il ne pourroit faire sortir ses troupes hors de ses Etats, sans la permission des vainqueurs. Des charniers domestiques vinrent agir contre ce lui causoit les pertes qu'il essayoit au dehors. Le mépris de *Démétrius*, son fils, excita la jalousie & celle de *Fessé* son frere. Celui-ci l'accusa auprès de son pere d'avoir des vues sur le Trône. *Philippe*, trop crédule, le fit mourir par le poison. La privation d'un tel fils lui ouvrit les yeux sur son injustice & sur celle de *Pasité*. Il avoit dessein d'élever *Antigone* sur le Trône à la place d'un fils, injuste & barbare; la mort l'empêcha d'exécuter son projet; il mourut à Amphipolis, 178 ans avant J. C. Ca Prince a été, avec raison, comparé au célèbre *Philippe*, pere d'*Alexandre*; il avoit ses vertus & ses vices, mais il y a cette différence entre eux, que le premier annonça la grandeur, & le second la décadence de la Macédoine.

PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'*Antiochus* Epiphane établit Gouverneur de Jérusalem, & qui tourmenta cruellement les Juifs pour les obliger de changer de religion. *Antiochus* fut le point de mourir, établit le même *Philippe* Rôgeant du Royaume, & lui mit entre les mains son diadème, son manteau royal & son anneau, afin qu'il le rendit à son fils, le jeune *Antiochus* Eupator. Mais *Lysias* s'étant emparé du Gouvernement sous le nom de ce jeune enfant, *Philippe* qui n'étoit pas le plus fort, s'enfuit en Egypte avec le corps d'*Epiphane*, pour demander du secours contre l'usurpateur; & l'année suivante il profita de l'absence de *Lysias* qui étoit occupé con-

tre les Juifs. Il le jeta dans la Syrie, & prit Antioche; mais *Lysias* revenant aussitôt sur ses pas, reprit la ville, & se fit mourir *Philippe*.

PHILIPPE, fils d'*Hérode* le Grand & de *Cléopâtre*, & frere d'*Antipas*, épousa *Salomé*, cette danseuse qui demanda la tête de *Jean-Baptiste* ayant confirmé le testament d'*Hérode*, qui laissoit à *Philippe* la Tétrarchie de la Galilée, de la Béthanie & de la Judée, ce Prince vint dans ses Etats, où il ne s'occupa qu'à rendre ses Sujets heureux. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Pandoë, qu'il appella Césaire en l'honneur de *Tibère*, & c'est ce qu'il a été si nommé *Césaire* de *Philippe*. Il augmenta aussi le bourg de Béthsaïde, & lui donna le nom de *Julide*; à cause de *Julie*, fille d'*Auguste*. Il mourut après 37 ans de règne, la vingtième année de *Tibère*. Il y a un autre *Philippe*, aussi fils du grand *Hérode*, mais d'une femme nommée *Mariamne*, qui épousa *Héroldus*, & fut pere de *Salomé*.

PHILIPPE, (Saint) Apôtre de Jesus-Christ, néque à Béthanie, ville de Galilée sur le bord du Lac de Génésareth. Il fut le premier que Jesus-Christ appella à sa suite. Ce fut à lui que Jesus-Christ s'adressa, lorsqu'il vouloit nourrir cinq mille hommes qui le suivoient, il demanda où l'on pourroit acheter du pain pour tant de monde? *Philippe* lui répondit qu'il en faudroit pour plus de deux cents deniers. Pendant le long discours que Jesus-Christ tint à ses Apôtres la veille de sa passion, *Philippe* le pria de leur faire voir le Pere; mais le Sauveur lui répondit: *Philippe*, celui qui me voit, voit aussi mon Pere. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend de ce saint Apôtre. Les Auteurs Ecclésiastiques ajoutent qu'il étoit marié, qu'il avoit plusieurs filles; qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie, & qu'il mourut à Héraple, ville de cette Province.

PHILIPPE, le second des sept Disciples que les Apôtres choisirent après l'Ascension de Jesus-Christ. On croit qu'il étoit de Césaire en Palés-

tine; au moins est-il certain qu'il y demoura, & qu'il y avoit quatre filles vierges & Prophétesses. Après le martyre de *S. Epeane*, les Apôtres s'étant dispersés, le Diacre *Samarie* alla prêcher l'Evangile dans *Samarie*, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y étoit encore lorsqu'un Ange lui commanda d'aller sur le chemin qui devoit mener de Jérusalem à Gaza. *Philippe* obéit, & rencontra l'Evangéliste de *Candace*, Reine d'Ethiopie, qu'il baptisa.

PHILIPPE BÉNÉTI ou **BÉNIZZI**, (Saint) cinquième Général des Servites, & non Fondateur de ces Religieux, comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence, en 1232, d'une famille noble, obtint l'approbation de son Ordre dans le Concile général de Lyon en 1274, & mourut à Todi le 22 Août 1284.

PHILIPPE, (M. J. Jules) Empereur Romain, surnommé l'Arabe, né à Boffres en Arabie, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premières grades militaires. D'abord par l'ambition de régner, il se désigna *Gordien*, dont il étoit Capitaine des Gardes, & se fit élire Empereur à la place, l'an 244. *Philippe* impatient de retourner à Rome, céda la Néopolitaine aux Perles, & revint en Syrie avec son armée, de là il passa à Rome, où il échua de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur & ses libéralités; il fit faire un canal au-delà du Tibre pour fournir de l'eau à un quartier de la Ville qui en manquoit. Il célébra ensuite les Jeux Séculaires, destinés à solenniser du cent sixième ans le jour de la fondation de Rome. *Philippe* rendit cette fête plus magnifique que tous les Princes qui l'avoient précédé. Les chasses, les combats des bêtes dans le grand Cirque, y furent sans nombre; & cela coûta peu alors, parce qu'on avoit, dès le temps de *Gordien*, rassemblé une infinité de animaux féroces, dont il devoit donner le spectacle après son triomphe des Perles. On y apparia deux mille Gladiateurs qui combattirent jusqu'à la mort, afin de donner plus de pla-

sième Romains. Il y eut d'un autre côté différents jeux au théâtre de *Pompé* pendant trois jours & trois nuits; mais fur la fin de ces jeux, la joie publique fut troublée par le feu qui prit à ce magnifique édifice, & en consuma la plus grande partie. On prétend que ce fut à l'occasion de ces jeux séculaires que *Philippe* & son fils embrasèrent le Christianisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Chrétiens obtinrent la permission de faire en public tous les exercices de leur religion. *Philippe* ne jouit pas long-temps de son usurpation; il fut tué près de Vérone, en 249, par ses propres Soldats, après avoir été défit par *Diocè*, qui avoit pris le titre d'Empereur dans la Pannonie. Il étoit alors âgé de 45 ans, & en avoit régné cinq & quelques mois. Le crime l'avoit porté sur le Trône, & la lâcheté l'y soutint pendant quelque temps; il le dégrada la dignité pour la conserver. Sice particulaire est Chrélien, comme plusieurs le prétendent, il n'a fait que déshonorer le Christianisme, qui tire plus d'éclat des maux & de la piété de ceux qui le proffent, que de leurs titres & de leurs couronnes.

PHILIPPE, Duc de Souabe, fils de *Frederic* Barbe-rose, & frere de *Henri VI*, fut élu Empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des Electeurs, tandis que l'autre partie donnoit la Couronne Impériale à *Othon* Duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. *Philippe* fut excommunié par *Innocent III*, qui avoit reconnu son compétiteur; mais *Othon* ayant été battu, il se tourna du côté du vainqueur. Il promit à *Philippe* de lever l'excommunication encourue par son Prince qui se fit Empereur sans la permission du saint Siege. On lui demanda, pour prix de la réconciliation, sa fécur pour un neveu du Pape, avec le Duché de Spolète, la Toscane & la Marche d'Ancone pour dot. *Philippe* alla mieux être excommunié, que d'être abjurs à de telles conditions. Cependant l'anathème fut levé

peu de temps après. Le Pape fit de vaines tentatives pour réconcilier les deux rivaux. *Philippe*, prêt de fonder sur *Othon* à la tête d'une grande armée, fut assésiné à *Bomborg*, en 1105, à trente ans, par un cousin du Duc de Bavière. Le meurtrier le vengea du refus que l'Empereur lui avoit fait de lui donner la fille, & de ce qu'il l'avoit empêché d'épouser celle du Duc de Pologne. La mémoire de *Philippe* est respectée en Allemagne, comme celle d'un Monarque généreux & sage, & d'un guerrier courageux & prudent. Son regne ne fut que de onze années.

PHILIPPE I, Roi de France, obtint le Sceptre après son pere *Henri I*, en 1060, à l'âge de huit ans, sous la Régence & la Tutelle de *Baudouin II*, Comte de Flandres, qui s'acquitta avec tels de son emploi de Tuteur. Il défit les Gascons qui voulaient se soulever, & mourut laissant le Roi à l'âge de 15 ans. Ce jeune Prince fit la guerre en Flandres contre *Roberts*, le fils cadet de *Baudouin*, qui avoit envahi le Comté de Flandres sur les enfans de son aïné. *Philippe* marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pieces auprès de Cassel. La paix fut le prix de la victoire, & le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. *Guillaume le Conquérant*, après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le Duc implora le secours du Roi de France, qui obtint la paix par ses armées. Elle fut rompue quelque temps après par un bon mot. *Guillaume le Conquérant*, devenu valétudinaire, faisoit dicte à Rouen pour le soulager d'un embarras point monstrueux. Le Roi demanda en plaisantant à ses courtisans : *Ce bon homme ne releva-t-il jamais de ses couches ?* *Guillaume* lui fit répondre que, quand il seroit accouché, il irait faire ses relevailles à *Sainte Genevieve* de Paris, avec dix mille lanternes en guise de chandelles. En effet, dès qu'il put monter à cheval, il déclara tout le Vexin François, fores & débella Mantz, mais il s'échauffa si fort dans l'attaque de cette place, qu'il mourut

peu de temps après. *Philippe* se débatta des fatigues de la guerre par les femmes & par le vin. Dégouté de sa femme *Berthe*, & amoureux de *Bertrade*, épouse du Comte d'Anjou, il Penleva à son mari ; il se servit du ministère des Lois pour faire casser son mariage, sous prétexte de parenté, & *Bertrade* fit casser le sien avec le Comte d'Anjou sous le même prétexte. Un Evêque de Beauvais les maria ensuite solennellement : les deux époux étoient très-condamnables, mais ils avoient au moins rendu ce respect aux Lois, de le servir d'elles pour couvrir leur faute. Cette union fut déclarée nulle par le Pape *Urban II*, François de nation, qui prononça cette sentence dans les propres Etats du Roi, où il étoit venu chercher un asile. *Philippe*, craignant que les anathèmes du Pontificat Romain n'excitassent ses Sujets à lever l'étendard de la rébellion, envoya des Députés au Pape, qui obtinrent un délai, pendant lequel il lui fut permis d'user de la couronne. Pour favoriser ce que c'est que cette permission, il fut fe rappeler qu'en ce temps là les Rois paroissoient aux jours de Fêtes féroces en habit royal avec la couronne en tête, & la recoivoient de la main d'un Evêque. Ce délai ne fut pas d'une longue durée ; *Philippe* fut excommunié de nouveau dans un Concile tenu à Poitiers en 1104 ; mais il obtint à la fin la levée des fouées du Vatican. *Lambert*, Evêque d'Arras, député du Pape, lui apporta son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir *Bertrade* ; promesse qu'il ne tint pas. Apparemment que le Pape approuva ensuite leur mariage, car *Suger* nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la Couronne. *Philippe* mourut à Melun en 1108 à 57 ans, après avoir été témoin de la premiere Croisade, à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son regne a été le plus long de ceux qui l'avoient précédé, excepté celui de *Clovis*, & de tous ceux qui l'ont suivi, excepté celui de *Louis XII*. Il fut cé-

lebre par plusieurs grands événements ; mais *Philippe*, quoique brave dans les combats, & sage dans les conseils, ne joua aucun rôle important. Il parut d'autant plus méprisable à ses Sujets, que ce siecle étoit plus fécond en Héros. Aussi l'autorité royale s'affoiblit-elle dans ses mains. *Philippe* est le premier de nos Rois, qui pour autoriser les Charters, les ait fait sousscrire par les Officiers de la Couronne.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, le Conquérant & *Dieu-donné*, né en 1165, de *Louis VII*, dit le Jeune, Roi de France, & d'*Alix*, fille de *Thibault*, Comte de Champagne, parvint à la Couronne après la mort de son pere en 1180, à l'âge de 15 ans. Sa jeunesse ne fut point comme celle de la plupart des autres Princes ; il évita l'éceuil des plaisirs, & son courage n'en fut que plus vif. Le Roi d'Angleterre paroissoit vouloir profiter de sa minorité, pour envahir une partie de ses Etats ; *Philippe* marcha contre lui & le força, les armes à la main, de confirmer les anciens traités entre les deux Royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il reprima les brigandages des Grands Seigneurs, chassa les Comédiens, ordonna des peines contre les blasphemateurs, fit payer les rues & les places publiques de Paris, & réunit dans l'enceinte de cette Capitale une partie des Bourgs qui l'environnoient. Paris fut fermé par des murailles avec des Tours. Les Citoyens des autres Villes fe piquèrent aussi de fortifier & d'embellir les leurs. Les Juifs excroient depuis long-temps en France des fitiponnies horribles ; *Philippe* les chassa de son Royaume & déclara ses sujets quittes envers eux ; action injuste & contraire au droit naturel & par conséquent à la Religion. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le Comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après il fit la guerre à *Henri*, Roi d'Angleterre, auquel il enleva les Villes d'*Ilfordon*, de

Tours, du Mans, & d'autres Places. La fureur épilémiéque des Croisés agitoit alors toute l'Europe. *Philippe* en fut attristé, comme tous les autres Princes. Il s'embarqua avec *Richard I* pour secourir les Chrétiens de la Palestine opprimés par *Saladin*. Ces deux Monarques allerent mettre le siège devant *Acre*, qui est l'ancienne *Stoudamis*. Presque tous les Chrétiens d'Orient s'étoient rassemblés devant cette Place importante ; *Saladin* étoit embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux Monarques Européens eurent joint leurs forces à celles des Chrétiens d'Asie, on compta plus de 30000 combattans. *Acre* se rendit le 13 Juillet 1191 ; mais la discorde, qui devoit nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que *Philippe* & *Richard*, fit plus de mal que ces trois cents mille hommes ne firent d'exploits heureux. *Philippe*, fatigué de ces divisions & de l'ascendant que prenoit en tout *Richard* son Vassal, retourna dans sa patrie, qu'il ne fit pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. L'année suivante il obligea *Baudouin VIII*, Comte de Flandres, de lui laisser le Comté d'Arrois. Il tourna ensuite ses armes contre *Richard*, Roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux & le Vexin. *Philippe* avoit promis fur les Saints Evangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence, mais les paroles de certains Rois ne sont pas plus sacrées que celles des particuliers. Les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le Monarque François repoussa de Rouen avec perte, fit une treve de six mois, pendant laquelle il épousa *Ingeburge* Princesse de Danemarck, d'une beauté & d'une vertu égales. La réputation de cette femme, qu'il quitta pour épouser *Agnes de Méranie*, le brouilla avec la Cour de Rome. Le Pape fulmina une Sentence Intercommunié contre lui, mais elle fut levée, sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse. *Jean Sans-Terre* succéda

quelques années après à la Couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu *Arthur*, à qui elle appartenoit de droit. Le neveu prend les armes contre l'oncle, appuyé par *Philippe Jean Sans-Terre* le delfin dans le Poitou, le prit prisonnier & lui ôta la vie. Le meurtrier, cité devant la Cour des Pairs de France, n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu & condamné à perdre la tête en 1203. Ses Terres situées en France furent conquises au profit du Roi. *Philippe* se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du Roi, son Vassal. Il prit la Guienne, le Poitou, le Maine, la Touraine, l'Anjou & la Normandie, qu'il réunit à la Couronne, dont elles avoient été détachées 300 ans auparavant. Pour comble de bonheur, *Jean*, son ennemi, s'étoit brouillé avec la Cour de Rome, qui venoit de l'excommunier. Cette foudre Ecclésiastique fut fort favorable à *Philippe*. *Innocent III* le remit entre ses mains & lui transféra le Royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le Roi de France excommunié autrefois par les Papes, avait déclaré les Cardinaux de Rome infolentes & obéissans; il pensa tout différemment, quand il se vit l'exécuteur d'une Bulle qui lui donnoit l'Angleterre. Pour donner plus de force à la Sentence de Rome, il employa une année à faire construire 17 cents vaisseaux & à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendoit à une bataille décisive entre les deux Roi, lorsque le Pape se moqua de l'un & de l'autre, & prit adroitemment pour lui ce qu'il avoit donné à *Philippe*. Un Légat du Saint Siège persuada à *Jean Sans-Terre* de donner la Couronne à la Cour de Rome, qui la reçut avec enthousiasme. Alors le Pontife défendit à *Philippe* de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenue Fief de l'Eglise Romaine, & contre *Jean* qui étoit sous la protection. Cependant les armemens qu'avoit fait *Philippe*, avoient alarmé toute l'Europe; l'Allemagne, l'Angleterre & les Pays-Bas se reu-

nirent contre lui, ainsi que nous les avons vu terminer contre *Louis XIV. Ferrand*, Comte de Flandre, se joignit à l'Empereur *Othon IV*; il étoit Vassal de *Philippe*, & étoit une raison de plus de se déclarer contre lui. Le Roi de France ne se découragea pas. Sa fortune & son courage différaient tous les ennemis; sa valeur égala sur-tout à la bataille de Bouvines, donnée en 1214; elle dura depuis midi jusqu'au soir. Les ennemis avoient une armée de 15000 mille combattans; celle de *Philippe* étoit plus faible de la moitié, mais elle étoit composée de la fleur de sa Noblesse. Ce Monarque courut grand risque de la vie, y fut abattu, soulé aux pieds des chevaux & blessé à la gorge. On tua 30 mille Allemands. Le Roi de France ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne, après cette journée éternellement mémorable; mais il en eut bien plus de pouvoir sur les Vassaux. Il n'eût point vrai, comme le dit M. l'abbé *Laduecar*, que *Philippe* reçut, le jour de la victoire de Bouvines, la nouvelle d'une autre bataille gagnée par son fils *Louis VIII* contre le Roi *Jean*. Au contraire ce Prince avoit eu quelque succès en Poitou; mais déstuité du secours de ses Alliez, il se retire avec le Monarque François. *Philippe* vainqueur de l'Allemagne, possesseur de presque tous les Etats des Anglois en France, fut appelé au Royaume d'Angleterre par ses sujets du Roi *Jean*, héritier de la domination tyrannique de ce Monarque. Le Roi de France se conduisit en grand politique, il engagea les Anglois à demander son fils *Louis* pour Roi; mais comme il vouloit en même temps ménager le Pape & ne pas perdre la Couronne d'Angleterre, il prit le parti d'envoyer le Prince son fils sans paraître agir lui-même. *Louis* fut une descente en Angleterre, et couronné à Londres & excommunié à Rome en 1216; mais cette excommunication ne changea rien au sort de *Jean* qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglois, qui, s'étant déclarés pour

Henri III, son fils, forcèrent *Louis* à sortir d'Angleterre. *Philippe-Auguste* mourut peu de temps après, en 1223, dans la 53^e année de son âge. De tous les Rois de la troisième race, c'est celui qui a le plus acquis de Terres à la Couronne & le plus de puissance aux Rois ses successeurs. Il réunit à ses Etats la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, l'Auvergne, le Vermandois, l'Artois, &c. Après avoir terrassé *Jean Sans-Terre*, il abaisa les Grands Seigneurs, & par la ruine des Puissances du dehors & du dedans, il ôta le contrepoids qui balançoit son autorité dans le Royaume. Ce Prince étoit plus que Conquérant; il fut un grand Roi, bon politique, magnifique dans les actions d'Etat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, sachant employer tout à tour les caresses & les menaces, les récompenses & les châtimens; zélé pour la Religion & toujours porté à défendre l'Eglise & à secourir les indigens. Ses entreprises furent presque toujours heureuses, parce qu'il méritoit ces succès avec l'entree & qu'il les exécutoit avec célérité. On lui a reproché d'avoir fait quelques fautes à la tête de ses Armées, mais il en fit bien peu dans son Conseil. Il commença par rendre les François heureux, il finit par les rendre redoutables; & ces succès furent le fruit de sa douceur & à point qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets comme un pillant génie & comme le pere de la patrie. Ce fut sous son regne que l'on vit, pour la premiere fois, le Maréchal de France commander l'Armée. (C'étoit *Henri Clément*.) Ce fut aussi de son temps que les familles commencèrent à avoir des faveurs fixes & héréditaires; les Seigneurs prenoient des Terres qu'ils possédoient, les gens de Lettres du lieu de leur naissance, les Juifs convertis & les riches Marchands de celui de leur demeure. Il répondit alors deux faux hérétiques, la lepre & l'usure; l'un interdict les corps, & l'autre ruinait les familles. Le nombre des

lépreux étoit si considérable, que les plus petites Bourgades étoient obligées d'avoir un Hôpital pour cette maladie. On remarqua encore que, lorsque *Philippe* alla combattre *Richard*, les Anglois, qui s'étoient mis en embuscade auprès de la Loire, lui enlevèrent tous ses équipages, dans lesquels il faisoit porter tous les titres de la Couronne, ainsi qu'en use encore aujourd'hui le Grand-seigneur. *Philippe* fit recueillir des copies de ses chartes par tout où il on peut trouver; mais ses soins ne purent réparer entièrement cette perte. *PHILIPPE III*, surnommé le *Hardi*, fut proclamé Roi de France en Afrique, après la mort de *S. Louis*, son pere, en 1270. Après avoir conclu avec les Sarasins une trêve de dix ans, il revint en France. *Philippe* obligé de porter ses armes dans la Catalogne, pour maintenir les droits d'*Alphonse de la Cerda*, fils de *Blanche la leure*, qui venoit d'être exclue de la Couronne, fit d'abord quelque action de bravoure; mais il fut bientôt obligé de se retirer sans avoir pu enlever le Trône à l'usurpateur. Son regret étoit éternellement mémorable par la journée affreuse des *Vêpres Siciliennes*. On appelle de ce nom le massacre que *Pierre*, Roi d'Arragon, fit faire de tous les François, sujets du Roi de Naples, qui étoient en Sicile, & de laquelle il s'empara & que ses successeurs ont toujours conservée depuis. Cette tragédie éclata le jour de Pâques de l'année 1282, au tour de la cloche des *Vêpres*. Jamais la vengeance ne le signala par des fureurs aussi barbares; on vit des peres ouvrir le ventre de leurs filles & y chercher les fruits de l'amour qu'elles avoient eu pour les François, les Pêtres & les Moines massacrer leurs pénitentes jusques dans les Autels; un seul François vertueux échappa au massacre général. (Voyez *PORCELLET*.) *Philippe le Hardi*, sur s'en venger, marcha en personne contre le Roi d'Arragon, & prit Girone. En revenant de cette expédition, il mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 5 Octobre

1285, à 41 ans. Les qualités de ce Prince furent la valeur, la bonté, la liberté, l'amour de la justice & de la religion. La simplicité & son peu de méchance nuisirent aux entreprises qu'il fit au dehors du Royaume ; sa conduite fut plus heureuse au dedans. La France fut riche & florissante, sans aucune vexation d'impôts. Il y eut cependant sous ce règne des troubles dans le Languedoc & dans la Gaienne, excités par les Seigneurs du pays. Ils s'armèrent les uns contre les autres pour le réunir ensuite contre le Roi. *Philippe le Hardi* fut occupé à les accorder entr'eux, ou à les réduire, & y réussit quelquefois. Ce fut sous ce règne que les premières Lettres de Noblesse furent données en faveur de *Raoul l'Orlévois*.

PHILIPPE IV, Roi de France & de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le Trône après son Père *Philippe le Hardi*, en 1285. Il cita au Parlement de Paris, *Edouard I*, Roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglois sur les côtes de Normandie. Ce Prince ayant refusé de comparoître, fut déclaré convaincu du crime de Félonie, & la Guienne lui fut enlevée, en 1293, par *Raoul de Nefle*, Connétable de France. Le Monarque Anglois implora le secours de l'Empereur, du Duc de Bar & du Comte de Flandre, qui se liguerent en vain contre le Roi de France. *Philippe* eut de grands avantages en Guienne & en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1297, il obligea les Anglois & les Flamands à accepter les conditions de paix qu'il voulut leur dicter. Ces derniers la rompirent bientôt. Les Gouverneurs François, laissés dans leur pays par *Philippe*, se rendirent odieux par leur tyrannie ; on se révolta ; *Philippe* envoya une puissante armée ; mais la jalouzie des Chefs fit perdre, en l'an 1302, la bataille de Courtray, où périt l'élite de la Noblesse François. Le Roi eut ensuite divers avantages, & gagna, le 18 Août 1304, la célèbre bataille de

Mons en Puelle, où plus de 23000 Flamands restèrent sur la place. C'est en mémoire de cette victoire que fut élevée, dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, la Statue équestre de ce Prince. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sangoureuse que les précédentes, occupa déjà *Philippe* ; nous voulons parler de ses démêlés avec le Pape *Boniface VIII*. Le premier sujet de mécontentement de ce Pontife venoit de ce que le Roi avoit donné retraite aux *Colonnas* ses ennemis ; mais *Philippe* avoit des sujets bien plus graves de se plaindre de *Boniface*. Ce Pape pouvoit extrêmement loin ses prétentions sur les collations des Bénéfices, & vouloit partager avec le Monarque les Dîmes levés sur le Clergé. La résistance de *Philippe* à ses volontés irrita le Pape. Pour première vengeance, il donna la Bulle *Clericis Laicos*, par laquelle il défendoit aux Ecclésiastiques de payer aucun subside au Prince sans l'autorité du Saint Siège, sous peine d'être frappés des foudres de Rome. Une seconde Bulle vint à la suite de la première ; elle commence par ces mots, *Ausculta fili*, & toute la suite prouve que le Pape s'attribuoit le droit de faire rendre compte au Roi du Gouvernement de son Etat & d'être le Souverain Juge entre lui & ses Sujets. Une pareille prétention ne pouvoit qu'indisposât *Philippe* contre lui. Ce Prince ayant fait brûler cette Bulle, le 11 Février 1302, le Pape en donna une nouvelle intitulée : *Unam sanctam*. Il y prétendoit que la puissance temporelle étoit soumise à la spirituelle, & que le Pape a droit de déposer les Souverains. *Boniface* fit plus ; pour braver le Roi, il lui envoya un Légat, ennemi personnel de ce Monarque. La nation, irritée contre ces démarches imprudentes, appella au Concile Général dans des Etats Généraux convoqués par *Philippe*. Le Pape venoit de l'excommunication par une Bulle foudroyante qui mettoit le Royaume en interdit. *Neposeta* fut envoyé à cet homme impétueux, en

apparence

apparence pour lui signifier l'appel au futur Concile, mais réellement pour l'enlever, de concert avec les *Colonnas*. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, & se firent de sa personne. On vouloit la mener au futur Concile, mais il mourut avant qu'on eût le temps de le convoquer. *Benoit XI*, successeur possible d'un Pontife bouillant & inquiet, termina tous ces malheureux différends. *Clément V*, qui fut Pape après lui, annulla dans le Concile de Vienne tout ce que l'impéreur *Boniface VIII* avoit fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolu la perte des Templiers. La rigueur des impôts, & le rabais de la monnaie avoient excités une sédition dans Paris en 1306. Les Templiers, qui perdoient beaucoup à ce rabais, furent accusés d'avoir eu part à cette mutinerie. *Philippe le Bel*, implacable dans ses vengeances, mérita dès-lors l'extinction de ces Moines guerriers. *Clément V*, créature de ce Monarque, se prêta à tout. Les bûchers furent dressés & des citoyens respectables, qui pour la plupart étoient innocens, & qui auroient mérité des supplices moins cruels quand même ils auroient été coupables, périrent dans les flammes comme des scélérats de la lie du peuple. *Philippe*, fouillé du sang de ces victimes de son aviceur, mourut peu de temps après, en 1314, à 48 ans, après avoir concilié une partie des biens des Templiers. Ce Prince fut le plus bel homme de son temps. Né avec un cœur haut, un esprit vif, une ame ferme, une humeur libérale, il auroit pu être adoré de son peuple ; mais il aliéna le cœur de ses sujets par ses actions horribles, par les fréquentes altérations des monnoies, par la puissance absolue qu'il donna à des Ministres avarés & intolens, & par la sévérité qu'il tenoit de la cruauté. *Philippe* eut le premier de nos Rois qui eut restreint les apparens aux seuls hoirs mâles. C'est lui aussi qui commença à réduire les Seigneurs à vendre leur droit de battre monnoie, il donna en

Tome III,

1313, un Edit qui génoit si forte la fabrication qui s'en faisoit dans leurs terres, qu'ils trouvoient plus utile d'y renoncer.

PHILIPPE V, Roi de France, surnommé *le Long*, à cause de sa grande taille, étoit fils puîné de *Philippe le Bel* ; il portoit le nom de Comte de Poitou, lorsqu'il succéda à Louis *Huin* son frère, Roi de France en 1316, à l'exclusion de *Jeanne*, fille de ce Prince. Il fit la guerre aux Flamands, renouvella l'alliance faite avec les Ecoisais, chassa les Juifs de son Royaume, & mourut le 3 Janvier 1321, à 25 ans. Sa douceur & sa générosité avoient donné des espérances ; les lépreux furent en grand nombre sous ce règne. Cette malade, si dégoûtante & si horrible, défit presque recherchée ; ils jouissoient de grands biens dans leurs hôpitaux, & ne payoient point de subsides. Ils commencent à exciter l'envie, & on les accusa d'avoir de concert avec les Juifs & les Turcs, jeté leurs ordures & des sachets de poisson dans les puits, & dans les fontaines. On leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, & les autres enfermés très-troisivement dans les *Léproseries*. Le regne de *Philippe le Long* est recommandable par un grand nombre de sages Ordonnances sur les Cours de justice & sur la manière de la rendre.

PHILIPPE DE VALOIS, fils de *Charles Comte de Valois*, qui étoit frère de *Philippe le Bel*, & qui fut chef de la branche des Valois, monta sur le Trône de France en 1328, à la mort de son cousin *Charles le Bel*, après avoir eu pendant quelques temps la Régence du Royaume. La France fut déchirée au commencement de son regne par des disputes sur la succession à la Couronne. *Edouard III* y prétendoit, comme petit-fils de *Philippe le Bel*, mais *Philippe de Valois* s'en faisoit comme premier Prince de sang. Les peuples lui donnoient, à son avènement en

L4

Trebe, le nom de *Fortuni*; il put y joindre pendant quelque-temps celui de *Victoribus* & de *Iusti*. Le Comte de Flandres son vassal, ayant maltraité ses sujets, & les sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce Prince, il livra bataille aux Rebelles à Cassel, fit des prodiges de valeur & remporta une victoire signalée. Après avoir tout pacifié, il le retira, en faisant au Comte de Flandres: *Soyez plus prudent & plus humain, & vous serez moins de plus bellus*. Philippe vainqueur consacra le temps de la paix à régler le dedans de son Royaume. Les financiers furent recherchés, & plusieurs condamnés à mort, entr'autres *Pierre Remi*, Général des finances, qui laissa près de 20 millions. Il donna ensuite l'Ordonnance sur les Franc-Rois, qui imposé des droits sur les Eglises & sur les roturiers qui avoient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença à s'introduire la forme de l'appel comme d'abus, dont les principes sont plus anciens que le nom. L'année 1219 fut marquée par un hommage solennel qu'*Edouard*, Roi d'Angleterre, vint lui rendre. *Amiens*, renoua en terre & tige née, pour le Duché de Guienne. La paix intérieure du Royaume fut troublée par des différends sur la distinction des deux Puissances & sur la juridiction Ecclesiastique, attaquée fortement par *Pierre de Cantorbéry*, Avocat du Roi, défenseur de la justice séculière. On indigna une assemblée pour entendre les deux parties devant le Roi; ce Magistrat y parla en homme instruit & en Philoophe éclairé. *Bertrand*, Evêque d'Aulun, & *Noger*, Archevêque de Sens, soutinrent la cause du Clergé avec moins d'art & de raison. Le Roi n'en fut pas moins favorable aux Ecclesiastiques. Cette querelle divisa le fondement de toutes les disputes élevées depuis sur l'autorité des deux Puissances, disputées qui n'ont pas peu servi à restreindre la juridiction Ecclesiastique dans des bornes plus étroites. Les années suivantes furent employées à des réglemens utiles, qui furent mal-

heureusement interrompus par la guerre qu'*Edouard III* déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura à diverses reprises plus de 200 ans, fut commencée vers l'an 1236. *Edouard* retira d'abord les Places de la Guienne, dont le Roi étoit en possession. Les Flamands révoltés de nouveau contre la France malgré les sermens & les traités, se rangèrent sous les drapeaux; ils exigèrent seulement qu'*Edouard* prit le titre de Roi de France, en reconnaissance de ses prétentions sur la Couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur Traité, ils ne faisoient que suivre le Roi de France. Les armes de *Philippe* eurent d'abord quelques faces, mais ces avantages ne compensent pas la perte de la bataille navale de l'Écluse, où la flotte Française, composée de 120 gros vaisseaux, montés par 40 mille hommes, fut battue par celle d'Angleterre. On doit attribuer en partie cette défaite au peu de soin que nos Rois avoient pris de la Marine. Quoique la France baignée par deux Mers, soit si heureusement située, on étoit obligé de se servir de Vaisseaux étrangers qui n'obéissent qu'avec lenteur & avec répugnance. Cette guerre tour-à-tour discontinuée & reprise, recommença avec plus de chaleur que jamais en 1345. Les armées ennemies s'étoient rencontrées près de Créci, Village du Comté de Ponthieu, les Anglois y remportèrent une victoire signalée. *Edouard* n'avoit que 40 mille hommes, *Philippe* en avoit près de 100 mille; mais l'armée du premier étoit bien aguerrie, & celle du second mal disciplinée étoit celle de fatigue. La France y perdit près de 40 mille hommes, parmi lesquels on comptoit environ 1500 Gentilshommes, la fleur de la noblesse Française. La perte de Calais & de plusieurs autres Places fut le triste fruit de cette défaite. Quelque-temps auparavant, *Edouard* avoit défait *Philippe de Valois* à un combat singulier. Le Roi de France le refusa; ce n'est pas qu'il ne fût brave, mais il

eut qu'un Souverain ne devoit pas combattre contre un Roi son vassal. Enfin en 1349 on conclut une Trêve de 6 mois entre la France & l'Angleterre, qui fut prolongée à diverses reprises. *Philippe de Valois* mourut peu de temps après, en 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au nouveau le titre de *Fortuné*; cepe-dant il venoit de réunir les Dauphins à la France. *Humbert*, le dernier Prince de ce pays, ayant perdu ses enfants, laissa des biens qui avoient soutenus contre la Savoie, le fit Dominicaire & donna la Province à *Philippe* en 1349, avec la condition que le fils aîné de nos Rois s'appellerait Dauphin. *Philippe de Valois* ajouta encore à son domaine le Rouffillon & le Cerdaigne, en priant de l'argent au Roi de Majorque qui lui donna ces Provinces en maritimes. Provinces que *Charles VIII* revint depuis, sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier, qui est demeuré à la France. Il est surprenant que dans un regne si malheureux il ait pu acheter ces Provinces, après avoir payé beaucoup pour le Dauphiné. L'impôt du sel, le bailliage, le droit des tailles, les infidélités sur les monnoies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avoit non-seulement haussé le prix fictive & idéal des especes, on en faisoit que de bas aloi, on y mêloit tout d'alliage. *Philippe* fit parer ses monnoies d'Evangelos sans Officiers ni monnoies de garder le secret; mais comment pouvoit-il se flatter qu'une telle infidélité ne seroit point découverte, & quel temps que celui où l'on étoit obligé d'avoir recours à tel artifice?

PHILIPPE I, Roi d'Espagne, Archiduc d'Autriche, &c. surnommé le *Bel*, étoit fils de l'Empereur *Maximilien I* & de *Marie* de Bourgogne. Il épousa *Jeanne la Folle*, Reine d'Espagne, seconde fille & principale héritière de *Ferdinand V*, Roi d'Arragon, & d'*Isabelle* Reine de Castille. Il mourut à Burgos en 1506 à 28 ans, après une maladie de six jours, peut avoir fait un trop violent exercice de la paume. C'étoit le Prince le

plus beau, le plus généreux & le plus facile de l'Europe; mais il s'en flatta bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence & l'habilité de son beau-père. On craignoit, s'il eût régné plus long-temps, que l'immortité, regardée alors comme nécessaire, n'eût été surpassée; que les Grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, & que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous *Henri IV*. *Philippe*, qui regardoit le Roi de France comme le plus honnête homme de l'Europe, le présenta à l'Empereur son père & à *Ferdinand*, en contrast la tarelle & l'éducation de ses enfans à *Louis XII*.

PHILIPPE II, né à Valladolid en 1547, de *Charles-Quint* & d'*Isabelle de Portugal*, devint Roi de Naples & de Sicile, par l'abstention de son père en 1554, & Roi d'Angleterre le même jour, par son Mariage avec la Reine *Marie*. Il avoit épousé, n'étant encore que Prince d'Espagne, *Marie* fille du Roi de Portugal, dont il eut l'infortuné *Dom Carlos*. Il monta sur le Trône d'Espagne le 20 Janvier 1560, après la retraite de *Charles-Quint*. Ce Prince avoit fait une Trêve avec les François; son fils le rompit. Il se ligu avec les Anglois, & vint fonder en Flaccidie avec une armée de quarante mille hommes. Les François firent en pièces à la bataille de S. Quentin le 10 Août 1577. Cette Ville fut emportée d'assaut; & le jour qu'on donna à la beache, *Philippe* parut en corse de toutes pièces pour encourager les Soldats. C'est la première & la dernière fois qu'on le vit chargé de cet airail militaire. On fait que s'il retourne fut telle pendant le combat, qu'il fit deux vœux, l'un de ne se trouver désormais à aucune bataille, & l'autre de bâtir un magnifique Manoir, si on le faisoit le succès de ses armes. La fin de sa vie, de Ham & de Noyon, furent les seuls avantages qu'on tira de la France. *Charles-Quint*, instruit d'une telle victoire, demanda, dit-on, à

celui qui lui en apporta la nouvelle, si son fils étoit à Paris ; & sur sa réponse il tourna le dos, sans penser un seul mot. Le Duc de Guise, Vice-Roi de France, ayant en ce temps de rassembler une armée, répara la honte de sa patrie par la prise de Calais & de Thionville. Tandis qu'il raffaibloit les François, Philippe gagnaient un assez grande bataille contre le Maréchal de Termes, auprès de Gravelines, & fut le commandement du Comte d'Egmont, à qui il fut écri depuis trancher la tête. Le vainqueur ne profita pas plus de la victoire de Gravelines que de celle de Saint-Quentin ; mais il en retira un assez grand fruit par la paix glorieuse de Cateau-Cambresis, le chef-d'œuvre de sa politique. Par ce Traité, conclu le 13 Avril 1559, il gagna les Places fortes de Thionville, de Mariembourg, de Mont-Médy de Hesdin, & le Comté de Charolois en pleine souveraineté. Cette guerre fut terrible & si cruelle, fût encore comme tant d'autres par un mariage. Philippe prit pour troisième femme Isabelle, fille de Henri II, qui avoit été promise à Don Carlos, marié infantin, qui fut, dit-on, le cause de la mort prématurée de ce Prince & de la Princesse. Philippe, après de si glorieux commencemens, retourna triomphant en Espagne, sans avoir tiré l'épée. Son premier soin en arrivant à Valladolid fut de demander au grand Inquisiteur la satisfaction barbare d'un Auto-dé-fé. On la lui accorda bientôt ; quarante malheureux, presque tous Prêtres ou Religieux, furent livrés aux flammes. Don Carlos de Séze, une de ces infortunées victimes, osa s'approcher du Roi, & lui dit : Comment, Seigneur, souffrirez-vous qu'on brûle tant de malheureux ; pouvez-vous être témoin d'une telle barbarie sans gémir ? Si mon fils, répondit froidement Philippe, étoit supposé d'hérésie, je l'abandonnerois moi-même à la sévérité de l'Inquisition. Mon honneur est tel pour vous & pour vos semblables, que si l'on marquoit de Bourreau, j'en serois moi-même. Ce Monarque se

conduisoit suivant l'esprit qui lui avoit dicté cette réponse. Il fut que dans une Vallée de Piémont, voisine du Milan, il manda au Gouverneur de Milan de les faire peindre tous par le gibet. Il apprend que dans la Calabre, il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré ; il ordonne qu'on passe les Novarais au fil de l'épée, & qu'on en réserve soixante, dont trente firent leur malheureuse vie par la corde, & trente par les flammes. Cet esprit de cruauté, & l'abus de son pouvoir, affaiblirent enfin ce pouvoir même. Les Flamands, ne pouvant plus porter son jong tyrannique, se révoltèrent. La révolution commença par les belles & grandes Provinces de terre ferme, mais il n'y eut que les Provinces maritimes qui obtinrent leur liberté. Elles s'érigèrent en République sous le titre de Provinces-Unies. Philippe envoya le Duc d'Albe pour les réduire, & la cruauté de ce Général ne fit qu'aggraver l'esprit des Rebelles. Jamais on ne combattit de part & d'autre, ni avec plus de courage, ni avec plus de fureur. Les Espagnols, au siège de Harlem, ayant percé dans la Ville la tête d'un de leurs prisonniers, les habitans leur jetèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription : Dix têtes pour le paiement du dixième denier, & la couronne pour l'hérésie. Harlem étant resté en discrétion, les vainqueurs firent pendre tous les Magistrats, tous les Pasteurs, & plus de quinze cents citoyens. Le Duc d'Albe fut enfin rappelé ; on envoya à sa place le grand Commandeur de Guesens, & après six mois Dom Juan d'Autriche, mais aucun de ces Généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils non moins illustre ; c'est Alexandre Farnesé, Duc de Parme, le plus grand homme de son temps ; mais il ne put empêcher ni la fondation des Provinces-Unies, ni le progrès de cette République qui marqua tous ses yeux. Ce fut alors que Philippe, toujours tranquille en Espa-

gne, au lieu de venir réduire les Rebelles en Flandres, profcrivit le Prince d'Orange, & mit sa tête à six mille écus. Guillaume, fugé à Philippe, dédaigna d'employer cette vengeance des lâches, & n'attendit sa sûreté que de son épée. Cependant le Roi d'Espagne devoit Roi de Portugal sans sortir de son cabinet. Le Duc d'Albe lui remit ce Royaume en trois semaines en 1580. Antoine, Prince de Crato, proclamé Roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains ; mais il fut vaincu, poursuivi, & obligé de prendre la fuite. Un lâche assassinat délivra Philippe de son plus implacable ennemi. *Mathias far Gérard* tua d'un coup de pique le Prince d'Orange. (Voyez GÉRARD.) On chargea Philippe de ce crime ; on ne lui fit c'est avec raison ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il s'écria en apprenant cette nouvelle : Si le coup eût été fait il y a deux ans, la Religion Catholique & moi y aurions beaucoup gagné. Ce monstre ne put rendre les sept Provinces-Unies à Philippe. Cette République, déjà puissante sur mer, servit l'Angleterre contre ce Prince. Philippe, ayant résolu de troubler Elisabeth, prépara, en 1588, une flotte nommée l'Invincible ; elle consistoit en cent cinquante gros Vaisseaux, sur lesquels on comptoit 26500 pièces de canon, huit mille Matelots, vingt mille Soldats, & toute la fleur de la Noblesse Espagnole. Cette flotte sortit trop tard de Lisbonne, & l'Angleterre fut sauvée. Bientôt cent Vaisseaux Anglois osèrent l'attaquer ; ils prirent quelques bâtimens Espagnols, & dispersèrent le reste avec leurs Bâtilles. La tempête seconda les efforts des Vainqueurs ; douze Vaisseaux jetés sur les rivages d'Angleterre tombèrent au pouvoir des ennemis, cinquante périrent fur les Côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande & de Danemarck : tel fut le succès de l'Invincible. Cette entreprise coûta à l'Espagne quarante millions de ducats, vingt-cinq mille hommes, cent Vais-

seaux, & ne produisit que de la honte. Philippe supporta ce malheur avec la confiance d'un Héros. Un de ses Courtisans lui ayant exposé cette nouvelle d'un ton conféré, le Monarque lui répondit froidement : J'avois envoyé combattre les Anglois & non pas les vents ; que la volonté de Dieu soit accomplie. Il n'y avoit qu'un Roi d'Espagne, maître des tréfors de l'Amérique & de l'Asie, qui pût être redoutable après un si grand succès. Dans le même temps Philippe attaquoit l'Angleterre, il animoit en France cette Ligue nommée Sainte, qui renvertoit le Trône & qui déchiroit l'Etat. Les Ligueurs lui défirent la qualité de Procureur de leur fanatique association. Il accepta écrivainement, persuadé que les loins des Rebelles le conduiroient bientôt, lui ou un de ses enfans, sur le Trône de France. Il se croyoit si sûr de la proie, qu'en parlant de nos principales Villes, il disoit : ma bonne Ville de Paris, ma bonne Ville d'Orléans, tout comme s'il eût parlé de Madrid & de Séville. Quel fut le fruit de toutes ces intrigues ? Henri IV, en allant à la Messe, dit M. de V., lui fit perdre la France en un quart-d'heure. Le pouvoir du Roi d'Espagne fut alors comme un grand flouze rentré dans son lit après avoir inondé au loin les campagnes. Philippe resta le premier Potentat de l'Europe ; mais ce Prince, vidé par les débâches de sa jeunesse & par les travaux du Gouvernement, touchoit à la dernière heure. Une fièvre lente, la goutte la plus cruelle & divers maux compliqués ne purent l'arracher aux affaires, ni lui insinuer la moindre plainte : Et quoi, disoit-il aux Médecins qui se disputoient le faire saigner, quoi vous craignez de tirer quelques gouttes de sang des veines d'un Roi, qui en a fait répandre des flumes entiers aux Héritiers ? Enfin, consumé par une complication de maux, il expira le 13 Septembre 1621, après quarante-cinq ans & huit mois de règne, dans la foiblesse quarante-neufième de son âge. Il n'y a point de Prince dont on ait écrit

plus de bien & plus de mal. Les Catholiques le regardent comme un second *Salomon*, les Protestans comme un autre *Tibère*. Fils ingrat, père dénuaturé, époux barbare, matre impitoyable, ami dangereux, implacable ennemi, allié indifférent, voisin avide; Prince toujours prêt à sacrifier sa foi, son honneur, l'humanité, les biens & la vie de ses Sujets à la chimère de la Monarchie universelle, dont il se fit delabua qu'à la mort; artificieux, cruel, débauché, voluptueux, hypochrite, diffamale, déshant, vindicatif; sachant colorer sous les apparences de modération, d'équité & de zèle pour la Religion, ses injustices, son ambition, son orgueil, ses cruautés & son despotisme; enfin un de ces flicaux que le Ciel ne place sur le Trône que dans la colère. Voilà avec quelles affreuses couleurs *Philippe II* a été peint par les Protestans. On ajoute qu'il fit périr par le fer ou le poison plus de cinquante mille hommes. Qui à ces traits reconnoit un Roi que les Catholiques ont fait passer à la postérité comme le plus grand Prince de son siècle, par sa fermeté, sa fageffe, sa politique, sa prévoyance, ses lumières, sa gravité, ses convenances, sa piété, son zèle, son application, sa magnificence, son équité & sa grandeur d'ame? Pour trouver un juste milieu entre ces deux caractères dictés par la haine & la flatterie, il suffit de dire, que *Philippe* né avec un génie vif, stév, vaste & pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une fixicé rare, possédoit dans un degré éminent l'art de gouverner les hommes; que personne ne fut mieux connoître & employer les talens & le mérite; qu'il fut faire respecter la Majesté Royale, dans un temps où elle recevoit ailleurs les plus singuliers outrages; qu'il fit rendre aux Lois & à la Religion le respect qui leur est dû; & que du fond de son Cabinet, par la seule force de son génie, il chassât l'Univers, en y répandant la terreur & la désolation. On ne sauroit nier qu'il fut pendant

tout son règne le principal personnage de l'Europe, & que sans ses trésors & ses travaux, la Religion Catholique auroit été détruite, si elle avoit pu l'être. Il avoua que les guerres contre la Hollande, la France & l'Angleterre, lui coûtoient cinq cens soixante quatre millions de ducats. L'Amérique lui fournit plus de la moitié de cette somme. On prétend que ses revenus, après la conquête du Portugal, montoient à vingt-cinq millions de ducats, dont il ne dépensoit que cent mille pour son entretien. Quoiqu'un petit, sa physionomie étoit pleine de majesté; il vouloit qu'on ce lui parlât qu'à genoux. Le Duc d'Albe étant un jour entré dans le Cabinet de ce Prince, sans être introduit, écrivit ces terribles paroles accompagnées d'un regard foudroyant: *Une hardiesse telle que la vôtre mériteroit la hache*. S'il ne songea qu'à se faire redouter, il réduisit jamais Prince ne fut si craint, si abhorré, & ne fit couler plus de sang; il eut successivement ou tout à la fois la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, & presque tous les Protestans de l'Empire, sans avoir jamais d'Alliés, pas même la branche de la Maison en Allemagne. Avec lui furent enveleés la gloire & l'éclat de la Nation. Ses longues guerres, ses dépenses prodigieuses, ses revers, tout cela joint à la faiblesse de ses successeurs, à la dépopulation de l'Espagne, & à la distance des différentes parties qui composent cette vaste domination, jetterent peu à peu la Monarchie Espagnole dans une fatale langueur, d'où les *Bourbons*, & sur-tout le Monarque actuellement régnant, l'ont tirée. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, *Philippe* trouva dans son économie & ses ressources de quoi construire trente Citadelles, fixer quatre Places fortifiées, neuf Ports de Mer, vingt-cinq Arsenaux, autant de Palais sans compter l'Écurial. Il laissa cent quarante millions de ducats de dettes, dont il payoit sept millions d'inté-

rêts; la plus grande partie étoit due aux Génois. Outre cela il avoit vendu ou aliéné les fonds de cent millions de ducats en Italie. Ce Prince donna un Décret, par lequel il fit à quatorze ans la majorité des Rois d'Espagne. Un grand événement de sa vie domestique, qui exerce encore aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils *Don Carlos*. Personne ne fait comment mourut ce Prince; son corps fut obligé de couvrir le tombeau de l'Écurial, y est séparé de sa tête. Mais on prétend que cette tête n'est séparée, que parce que la cause de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. On ne connoît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé, ni vraisemblable, que *Philippe II* l'ait fait condamner par l'Inquisition. Tout ce qu'on fait, c'est qu'en 1681, son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, & qu'il écrivit à l'Impératrice sa sœur, qu'il n'avoit jamais découvert dans le Prince son fils aucun vice capital, ni aucun crime déshonorant, & qu'il l'avoit fait enfermer pour son bien & pour celui du Royaume. Il écrivit en même temps au Pape *Pie V* tout le contraire. Il lui écrivit, dans la Lettre du 20 Janvier 1681, que dès la plus tendre jeunesse, la force d'un naturel vicieux & égoïste dans *Don Carlos* toutes les infirmités paternelles. Après ces Lettres, par lesquelles *Philippe* rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il le justifie de la mort; & cela seul, joint aux bruits qui courent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son vice, & sa malice des ruses publiques, justifièrent encore cent qui prétendoient que la cause de cette horrible aventure fut l'amour de *Don Carlos* pour *Elizabeth* de France, sa belle-mère, & l'inclination de cette Reine pour ce jeune Prince. C'est *Philippe II* qui fit imprimer à Anvers: la belle Bible Polyglotte qui porte son nom; & c'est lui qui fournit les liles qui furent depuis appellées *Philippines*.

PHILIPPE III, Roi d'Espagne, fils de *Philippe II* & d'Anne d'Autriche, né à Madrid, en 1578, monta sur le Trône après la mort de son père, en 1598. La guerre contre les Provinces-Unies continuoit toujours. *Philippe III* se rendit maître d'Offende par *Spinola*, général de son armée; & en 1604, après un siège de 7 ans, on périt plus de 30 mille hommes. Ces succès ne fut pas soutenu & le Monarque s'égarant fut obligé de conclure une Trêve de 12 ans. Par cette Trêve il leur laissa tout ce qui étoit en leur possession, & leur assura la liberté du Commerce dans les grandes Indes. La maison de *Nassau* fut rétablie dans la possession de tous ses biens. L'expulsion des Maures fut encore plus de tout à la Monarchie. Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espagne étoient: la plupart déshantés, occupés du Commerce & de la culture des Terres, & méprisément utiles à la Monarchie, parce qu'ils étoient laborieux dans le pays de la péninsule. On les accouta d'être Musulmans au fond de l'ame, qu'on n'is furent Chrétiens à l'extérieur. L'inquisition ne pouvant les convertir, donna le funeste conseil de les chasser; les preuves étoient incertaines qu'ils méditoient un soulèvement général & qu'ils avoient mené à Paris & à Constantinople des secours puissans, précipitèrent moins leur perte que la faiblesse du Roi. Un arrêt sanglant parut le 9 Décembre 1608, qui ordonna à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de 30 jours, sous peine de mort. Avec les Maures disparurent les Laboureurs, les Négocians, l'industrie & les Arts. Les profits propoient en vain d'acheter de deux millions de ducats d'une permission de respirer l'air de l'Espagne & de lui faire du bien. Le Conseil fut inflexible, & héntra la Monarchie, dit M. de V., ne fut plus qu'un vaste corps sans substance. *Philippe* tâcha de réparer le mal que cette émigration avoit faite à son Royaume par un Ed. le plus salutaire qui ait jamais émané du Trône. Il accorda les honneurs de la noblesse, avec